LA BÉNÉDICTINE

DE L'ANCIENNE ABBAYE

DE FÉCAMP

TEXTE
PAR
HUGUES LE ROUX
ET ALFRED LE ROUX

---

80 ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE





LA BÉNÉDICTINE

DE

L'ANCIENNE ABBAYE DE FÉCAMP

ROUEN

IMPRIMERIE LECERF FILS

1905



A. LE GRAND AINÉ

FONDATEUR DE " LA BÉNÉDICTINE "

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

COMMANDEUR DE L'ORDRE PONTIFICAL DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND.

1830-1898



LA BÉNÉDICTINE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE FÉCAMP



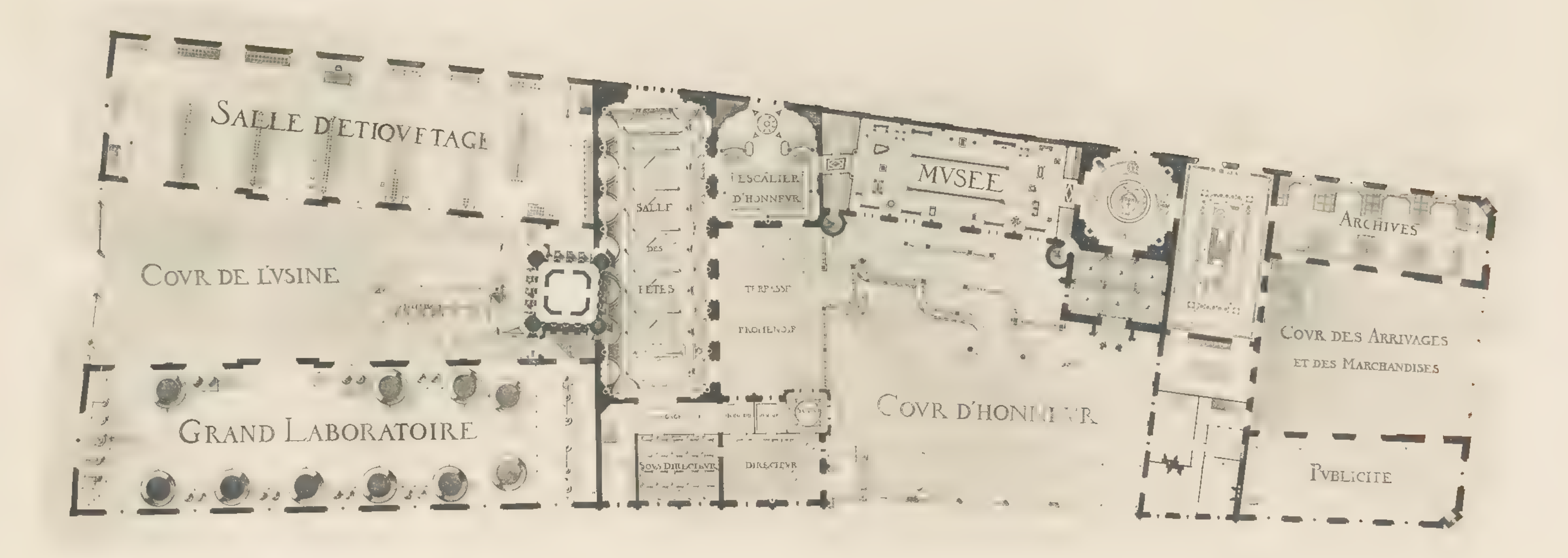
TEXTE DE HUGUES LE ROUX

ET ALFRED LE ROUX

---

80 ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

LA BÉNÉDICTINE
A FÉCAMP



PLAN

DRESSÉ PAR C. ALBERT, ARCHITECTE,

DES PRINCIPAUX BATIMENTS DE " LA BÉNÉDICTINE "

RÉÉDIFIÉS APRÈS L'INCENDIE DU 12 JANVIER 1892.



L'ABBAYE DE FÉCAMP



Si quelque curieux demande : « Pourquoi, de préférence à d'autres, celui-ci a-t-il été choisi pour composer l'inscription définitive par où sera louée, comme elle le mérite, " La Bénédictine ", que l'on pourrait appeler la nouvelle Abbaye de Fécamp, huitième merveille du monde ? Serait-ce qu'elle est normande, et que, lui, il est normand ? »

Il y a cela. Et ceci encore : " La Bénédictine " et moi, nous sommes unis par un lien antique de parenté. Quand, par la porte des visiteurs, on entre dans cette magnifique salle où les armoiries des Abbés éclatent dans les vitraux, aux arêtes des voussures, au fond, sur la gauche, au-dessus de la grande verrière, on aperçoit un blason, traité, lui aussi, en vitrail. Il porte « de sable à la fasce d'argent, chargée de trois croisettes de sable et accompagnée de trois molettes d'éperons d'or, deux et une ». Ce souvenir héraldique atteste le passage d'un Prélat qui a marqué dans la chronique bénédictine de Fécamp et dans notre tradition de famille. Il se nommait l'Abbé Antoine Le Roux. Fort de son droit, il osa, le dernier de son Ordre, défendre, contre les empiétements du Roi, les privilèges du Monastère.

De ce vaillant homme d'Eglise, nous possédons une image qui manque au Musée de " La Bénédictine ", mais dont la piété familiale ne saurait se dessaisir. C'est une statue en bois, de grandeur naturelle. Elle représente Antoine Le Roux après son élévation. Sous la mitre, ornée de pierreries, le front large dit la volonté et la résistance ; le nez petit, droit, est soutenu par des narines légères ; sur la bouche flotte un sourire que les jeux de la lumière précisent, tour à tour, en bonté attrayante et en finesse un peu malicieuse. La main gauche retient l'Evangile ouvert ; les injures du temps ont fait, encore une fois, glisser de la droite cette crosse abbatiale que, déjà, elle avait laissé échapper, une première fois, lorsque la vie soutenait son geste de commandement.....

Je voudrais, un instant, me pencher ici sur l'âme de cet aïeul, comme sur un miroir dont la magique vertu fixerait les images, afin d'y contempler toutes ces gloires qui sont les fières fondations de la moderne " Bénédictine ", et font descendre ses assises jusque dans le plus profond sous-sol de l'Histoire de France.



Porte centrale du Musee

La première vision que, à travers les plus anciens historiens de Fécamp et de son Abbaye, l'on a de cette côte normande, c'est une tache formidable de forêt. La forêt vient mourir à la crête même de cette falaise. Le pays est habité par les Calètes. Ces hommes, fidèles à la tradition druidique, adorent les arbres, particulièrement le chêne et son gui. C'est le temps où saint Denis prêche à Lutèce. Il a des disciples qui vont porter sa parole aux quatre coins de la Gaule. L'un d'eux, un jeune Romain du nom de Bozon, descend la Seine en barque, prend la mer, contourne la falaise, qui, un jour, sera le promontoire de la Hève, la côte de Saint-Jouin et d'Etretat. Sur sa route il rencontre « une vallée belle, riche de gras pâturages, avec de l'eau limpide et des bois giboyeux ». Il s'y arrête : il épouse une jeune fille du cru nommée Merca; il la convertit à sa foi, il baptise les fils qui naissent d'elle, et quand il se sent appuyé de leur force, avec des troncs d'arbres dans une clairière de la forêt il bâtit un oratoire chrétien. C'est le noyau dont la glorieuse Abbaye de Fécamp sortira, arbre chargé de fruits.

Mais dans la barbarie des temps ce n'est là qu'une éclaircie de charité. Le missionnaire meurt, l'oratoire s'effondre, la clairière est effacée par la forêt. Il faut laisser la puissance romaine crouler, et, sur sa conquête, les Francs installer leur conquête.

Après Soissons, les chefs qui ont soutenu l'effort de Clovis réclament leur paiement. On leur distribue des terres : le lot de Fécamp échoit au soldat Anségise. Au soir de Tolbiac, ce guerrier se fait baptiser à l'imitation de son

"LA BÉNÉDICTINE", A FÉCAMP.

VUE D'ENSEMBLE DE L'ÉTABLISSEMENT.

maître. Comme lui, dans son ardeur de néophyte, il aspire à fonder un Monastère. Mais où planter cette croix ? Anségise attend du Ciel une indication. Elle lui est envoyée. Voici comment la chronique raconte ce fait :

« Un jour, que le pieux Duc allait à la chasse dans la » forest de Fécan, les veneurs firent rencontre d'un cerf d'une » grande beauté, tout blanc, et d'une taille prodigieuse : surpris » de la nouveauté de la beste, ils firent de grands cris, décou- » plèrent leurs chiens sur ses erres, et la poursuivirent à bride » abattue, lançant une nuée de javelots, espérant par là de la » réduire aux abois. Mais le cerf, sans craindre ni les chiens, ni » les hommes, marchait, la teste haute, brisant tous les filets et » les toiles, jusqu'à ce que, étant arrivé en un lieu de la vallée, » il s'arrêta tout à coup, abaissa la teste, et sans branler considéra » la meute qui le poursuivait. »

Aussitôt les chiens sans voix se couchent, les chevaux tremblent entre les genoux de leurs cavaliers, le Duc flaire le miracle. Il arrête l'élan de ses compagnons :

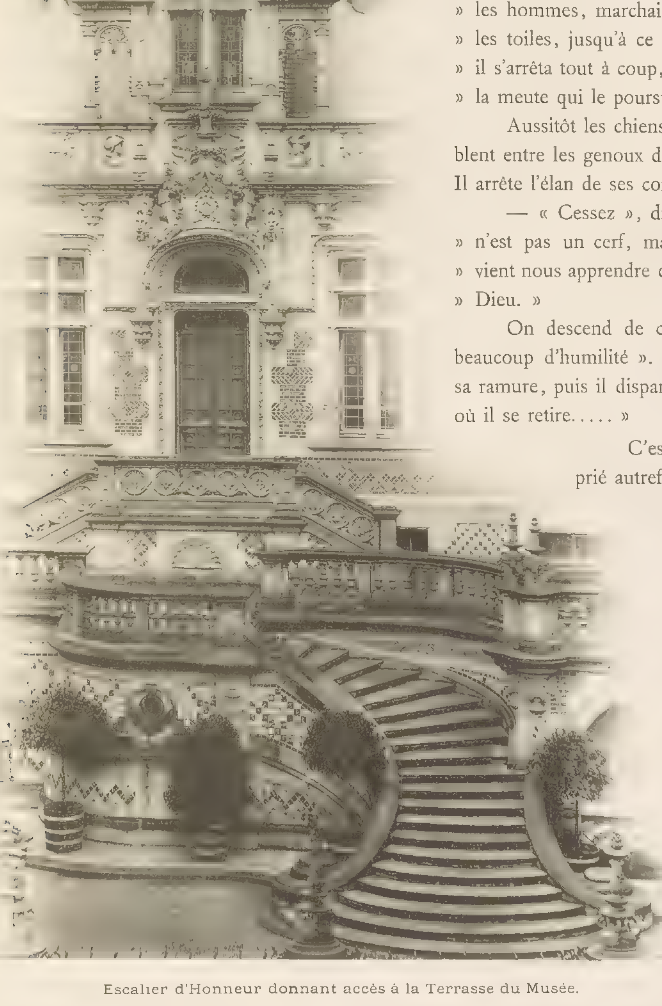
— « Cessez », dit-il, « de poursuivre cette beste. Celui-ci » n'est pas un cerf, mais un ambassadeur du Tout-Puissant. Il » vient nous apprendre que ce lieu est sous la protection de notre » Dieu. »

On descend de cheval, on se prosterne, on prie « avec beaucoup d'humilité ». Le cerf trace un cercle sur la terre avec sa ramure, puis il disparaît « sans que personne puisse remarquer où il se retire..... »

C'est donc à la place même où Bozon avait prié autrefois, que les maçons d'Anségise jettent les fondements du futur Monastère. Déjà les murailles s'élèvent. Mais l'heure de Fécamp n'est pas venue. Anségise meurt au milieu de ses tailleurs de pierres. Aussitôt les travaux s'arrêtent et les ronces recouvrent encore une fois de leurs filets la place miraculeuse.

Il est réservé au Comte Waneng, qui naît à Fécamp en 620, de donner une première forme au rêve qui a hanté Bozon et Anségise.

Dans ces temps de fureur guerrière, où, dit une chronique bénédictine que j'ai sous les yeux : « Les Monas- » tères rachetaient souvent par cha- » rité des esclaves et des serfs pour



Escalier d'Honneur donnant accès à la Terrasse du Musée.

» les tirer des mains des idolâtres, et, quelquefois, de la puissance de pères assez dénaturés pour » vendre leurs enfants à des barbares à qui ils servaient de nourriture dans des festins abominables », Waneng apparaît dans une attrayante lumière de mysticité. Dès l'enfance, il veut se consacrer à Dieu ; il cède à regret aux objurgations des siens qui craignent de voir disparaître « une famille illustre



Motif des Grilles extérieures de la Cour d'Honneur.

parmi les Francs ». « Du moins », dit un moine qui a écrit sa vie, « il n'imite pas les rois et les grands » d'alors, qui croient qu'il leur est permis d'épouser plusieurs femmes, et qui vivent dans un perpétuel » désordre, sans donner aucune borne à leurs passions ». Il n'a qu'une femme « et il ne détourne jamais » ailleurs ni son cœur, ni ses désirs ».

Waneng, qui veut déraciner le culte des arbres, commence par appeler à son secours un saint



LA PORTERIE PRINCIPALE

(ENTRÉE DES VISITEURS)

homme, nommé Wandregésilus; puis, quand il voit grossir, autour de soi, le troupeau, tous les jours accru des néophytes chrétiens, il songe à édifier un Monastère. Sainte Eulalie lui apparaît en songe et lui conseille d'aller, à cet effet, débroussailler les fondations qu'a laissées Anségise. Le pieux Comte ne résiste pas à cet avis d'En Haut. Il va trouver le Roi Clotaire III et obtient de lui l'autorisation qu'il souhaite.

Il y a trace du voyage que Clotaire fait à Fécamp, en 665, pour assister à la dédicace du nouveau Monastère. Ebroin, Maire du palais de Neustrie, accompagne le Roi; toute la Cour s'est déplacée. Clotaire, charmé des splendeurs qu'on lui montre, fait don au Monastère de vases d'or et d'argent. Il décide lui-même : « que le couvent sera habité par des vierges dont le nombre égalera celui des jours de l'année ». Ces trois cent soixante-cinq religieuses sont placées sous la direction de l'Abbesse Hildemark.

Dix ans plus tard, Waneng abandonne définitivement la Cour et le monde. Il donne tous ses biens à l'Abbaye, qu'il a fondée; il s'y retire lui-même. Bien qu'il soit alors pauvre et âgé, il refuse le repos; il veut être confondu avec « les plus humbles domestiques, ceux qui sont employés aux gros ouvrages, qui



Dessus de Porte.
(Motif central provenant de l'ancienne Abbaye de Fécamp.)

» font tout ce qu'il y a de bas et de pénible ». Il travaille avec eux onze années; il pioche les terres de l'Abbaye, et meurt en 686, en odeur de sainteté. Depuis, il a été canonisé.

Alors commence pour l'Abbaye une ère de prospérité qui dure cent cinquante ans. On le voit bien, la bénédiction de son fondateur est sur elle. Le pieux navire irait à pleines voiles aborder tout droit dans le paradis, s'il n'était heurté de flanc par une barque de Wikings qui l'accoste et qui le chavire.

Dom Guillaume Le Hule, auteur du « Thrésor de la noble et royale Abbaye de Fécamp », conte l'évènement en ces termes :

« Tout estoit dans une parfaitte tranquillité jusques approchant l'année 842, qu'une armée furieuse » de Danois, peuple barbare et idolâtre, conduite par un chef nommé Hasting, descendit en plusieurs

» provinces de France, et plus particulièrement le long de la rivière Seine, et dans le pays de Caux, où » ils ruinèrent, saccagèrent et bruslèrent plusieurs villes et chasteaux, et, en indignation de la religion » chrétienne, exerçoient leur cruauté et fureur sur les églises, lieux et personnes consacrés au culte du » vray Dieu. L'Abbaye de Fécamp, pour lors très renommée entre les autres, ressentit aussi la plus » grande rigueur de leur barbare furie; car ces impies, s'estant jettés dedans, ne se contentèrent pas » de se saisir des grandes richesses qu'ils y trouvèrent, mais bruslèrent et renversèrent jusques aux » fondements l'église et les édifices qui en estoient proches. Nos chastes religieuses, qui, en ce tems, » habitoient ce sainct lieu, ne sachant à quoy se résouldre, dans un danger si grand et si pressant, fuirent » ces hommes sacrilèges et se retirèrent où elles purent. Quelques-unes néanmoins, des plus constantes » et résolues, demeurèrent, pour y être sacrifiées à leur Céleste Epoux. Mais, voyant qu'infailliblement » elles alloient tomber entre les mains de ces barbares sans pitié, et » appréhendant que la brutalle cupidité de ces pirates ne leur fit violence, » animées par les parolles et l'exemple de leur Abbesse, elles se coup- » pèrent touttes les nez et la lèvre, avec un courage sans pareil, afin » que, par cette difformité de leurs visages, elles fussent plutost » un object d'horreur et d'aversion à ces infames, que de convoitise » ou de complaisance. Aussi, par ce moien, elles évitèrent ce qu'elles » appréhendoient le plus, et méritèrent de joindre la couronne de mar- » tire à celle de vierge. En sorte que ces ennemis de Jésus-Christ, » surpris d'une action si généreuse et si extraordinaire, ne les attei- » gnirent que de leurs glaives et de leurs armes, les massacrant touttes » avec une rage sans bornes; et les ayant cruellement faict mourir, » ruinèrent et bruslèrent ce qui restoit du Monastère, en sorte qu'il » devint derechef une affreuse solitude et désert comme avant sa fonda- » tion. Et rien ne paroissoit de la magnificence de ces édifices que les » ruines qui en restoient ou les ronces et les espines crurent comme » au paravant..... »



Le Chevalier Bayard

Ne dirait-on pas un refrain ?

Ce sont d'autres Normands de Danemark qui vont réédifier ce que leurs aïeux ont mis à bas. En 938, Guillaume Longue-Epée, fils de ce Rollon dont la chronique dit : « qu'il était Danois de nation, » gentil de religion et soldat de profession », donne des ordres pour le relèvement de l'Abbaye. Les ouvriers accourent de toutes parts; le Monastère est reconstruit; la fête de sa dédicace est marquée par un miracle.

Pendant que les seigneurs danois discutent avec les prêtres, afin de décider du vocable sous lequel on placera la nouvelle basilique, on voit apparaître un vieillard qui est inconnu de tous.

Il traverse l'église, couvert de vêtements magnifiques; il marche vers le maître-autel, et, sans prononcer un seul mot, il dépose, à cette place, une lame d'acier. On court vers lui, on s'empare de cette lame; on lit ces mots qui sont gravés dessus et qui manifestent la volonté du ciel : « *In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis.* »

On veut se retourner vers le messager pour lui dire que l'ordre d'En Haut sera obéi, mais, déjà,



LA COUR D'HONNEUR ET LES TERRASSES DU MUSÉE

l'étranger est sorti de l'église; il monte sur un roc, il s'enveloppe d'une lueur brillante, et disparaît à tous les yeux en laissant sur la pierre l'empreinte d'un de ses pieds.

Il faut s'attendre à ce que ces heureuses nouvelles rappellent vers l'Abbaye « les hirondelles que la tempête avait dispersées ». On voit, en effet, arriver des bords de la Somme une longue théorie de religieuses. Elles rapportent en pompe des archives et des reliques, tout le trésor soustrait aux fureurs du Danois Hasting. Guillaume Longue-Epée accueille favorablement ces revenantes; il les installe dans l'Abbaye qu'il vient de vouer à la Sainte Trinité, et cette fois, les nonnes se croient définitivement rentrées en possession de leur domaine. Elles se trompent : un miracle les a réintégrées, un miracle encore plus éclatant va les obliger de céder définitivement la place à une communauté d'hommes.

Guillaume Longue-Epée est mort. Il a pour successeur un fils, Richard, qui aime à se faire lire de vieilles chartes par son aumônier. Au cours d'un de ces pieux entretiens, Richard apprend que le sang divin du Christ a été recueilli par Joseph d'Arimathie dans son gantelet, au moment où l'on détachait de la croix le corps inanimé du Sauveur. Le manuscrit conte que Joseph mourant a transmis l'inestimable Trésor à son neveu Isaac. Puis, c'est l'odyssée de cette divine liqueur enfermée dans un tuyau de plomb, dissimulée dans le tronc d'un figuier, jetée à la mer pour échapper aux profanations des soldats de Titus et de Vespasien..... C'est l'errance sur les flots de l'arbre qui enferme la noble relique, son échouement sur un rivage de Gaule, sur la plage de Fécamp; c'est l'étonnement du disciple de saint Denis, le pieux Bozon, trouvant entre les mains de ses fils cet arbre du Midi, inconnu au pays normand, et qui, cependant, se présente tout couvert de feuilles vertes..... C'est l'intervention d'un ange, déguisé en voyageur, qui vient réclamer l'arbre céleste aux fils de Bozon après la mort de leur père, et qui l'enterre en un lieu secret.

Si ce lieu secret était la place même où a été érigé l'autel de la nouvelle Eglise ?

Le Duc Richard et son chapelain n'ont pas de doutes à cet égard. Ils ordonnent des fouilles : leur foi est récompensée. Les pioches touchent l'arbre, le figuier enferme le tube de plomb, le plomb contient le Précieux Sang du Rédempteur !

On ne peut laisser une richesse si inouïe à la garde d'une poignée de femmes. Le Duc Richard transporte d'autorité les religieuses de Fécamp dans l'Abbaye de Montivilliers. Il installe en leur lieu une communauté d'hommes. Il place au-dessus de ces moines douze chanoines, — douze comme les douze Apôtres; il leur donne mission

L'Abside de l'Oratoire
en encorbellement.

de veiller sur la relique et de célébrer avec une splendeur particulière les offices de la Sainte Trinité.

Il ne semble pas que ces nouveaux Chevaliers du Graal se forment une idée très chrétienne de leur devoir. Richard, qui a un faible naturel pour ceux de sa race, les a choisis parmi ses Danois. Ce sont gens encore peu soumis à la discipline ecclésiastique, et dont la vie n'est guère édifiante. Ils ont moins souvent la prière aux lèvres que les armes à la main pour la défense de leur fief. Un historien de l'Abbaye le constate avec tristesse.

— « Ces chanoines », dit-il, « que le Duc avait mis » en possession de l'Eglise de Fescamp, ne secondèrent pas » ses pieuses intentions ; car, peu de temps après leur » établissement, ils menèrent une vie si déreiglée qu'elle ne » ressentoit rien de leur profession. Imitant les mœurs des » autres chanoines, ils tenaient le grand chemin de perdition, » se laissoient aller au luxe et aux voluptés mondaines. Ce » qui estant venu à la connoissance du Duc Richard, qui » avait en horreur les personnes dont les mœurs estoient » scandaleux, il fut fort fasché d'avoir fait choix de gens qui » n'avoient pas les qualités ny la piété qu'il désiroit en ceux » qui devoient habiter un lieu si sainct. C'est pourquoy il » résolut aussitost de les en chasser, puis qu'ils se rendoient, » par le dereiglement de leur vie, indignes de l'occuper, et » d'y mettre en mesme temps, en leur place, des religieux » Bénédictins, dont l'odeur de leur saincteté estoit espandue » par touttes les provinces, comme estant estimés vrays imi- » tateurs des Saincts Apotres. »

Ce n'est pas le Duc Richard, mais son fils Richard II qui accomplit cette besogne d'assainissement. Au début de l'an mille, il appelle à soi les Bénédictins et il les installe à Fécamp. Ils n'en sortiront qu'à la Révolution, sous le coup du décret qui disperse tous les Ordres religieux.

A la tête de ces religieux qui viennent prendre possession du couvent, apparaît un homme de haut lignage. Dès la première minute on sent qu'il va changer la figure et les destinées de l'Abbaye. C'est Guillaume de Dijon, descendant des Rois lombards, filleul de l'Empereur Othon. Il rêve pour le Monastère une vie personnelle et qui lui permettra de réaliser ses destinées. Il absorbe d'abord les Abbayes de Bernay et de Montivilliers. Il obtient du Duc qu'on l'affranchisse de l'Archevêché de Rouen, que l'on ferme les portes du Monastère aux officiers ecclésiastiques qui se présentent



Une des Tourelles de la Terrasse.



LA COUR D'HONNEUR

(GRAND ESCALIER ACCÉDANT AUX TERRASSES)

de cette part. Il conquiert le même privilège pour les paroisses qui relèvent de sa crosse. Enfin, il se fait octroyer le droit de haute-justice.

Ce politique est en même temps un artiste. Epris qu'il est de beaux chants, — à l'exemple du Pape Grégoire, — il crée, à l'usage de l'Abbaye et des paroisses qui en dépendent, une mélopée liturgique originale. Il la fait enseigner dans toute la Normandie. Tout bas il pense que cette communauté d'éducation chorale sera un lien puissant entre les Eglises de la contrée et l'Abbaye que lui-même gouverne.



Fenêtre de l'Oratoire.

Afin de relever la dignité de ces clercs chanteurs, Guillaume de Dijon les fait entretenir par sa communauté. Ils sont nourris « à la seconde table ». Le jeudi saint, l'Abbé, en personne, leur lave les pieds. Après cette cérémonie, on leur donne « six aunes de toile, une de drap, une paire de souliers, et on les » revest de neuf ». « Il aurait manqué quelque chose à la beauté du chant ecclésiastique », ajoute le manuscrit, « s'il n'y eust pas eu des voix puériles pour le relever et le rendre plus agréable. C'est pour-

» quoy on en a sagement établi l'usage pour représenter les chœurs des anges dans le Ciel, et afin qu'ils » excitassent la dévotion des fidelles par la douceur de leur chant et qu'ils rendissent Dieu plus favorable » à leurs prières par l'innocence de leurs vies. Le mélange de ces petites voix avec les autres faisoit un » effet presque semblable à celui de la musique. »

Le succès de cette *Schola Cantorum* est si vif qu'en 1072 Turstinus, Abbé d'Angleterre, quitte le chant grégorien pour celui que l'Abbaye de Fécamp a mis en honneur. On émet l'hypothèse que des copies de ces chants particuliers pourraient subsister dans quelques couvents d'Irlande, et que, peut-être, encore, ici ou là, à certains jours on les entend s'élever au-dessus des maîtrises.

L'histoire du règne de Jean d'Alie, successeur de Guillaume sur le trône de Fécamp, est d'un intérêt très vif : elle montre en effet comment s'est formé à travers les siècles ce domaine des Abbayes que la Révolution finit par revendiquer comme biens nationaux. Il semble que cet Abbé, italien comme son prédécesseur, ait été un fort habile homme dans l'administration temporelle des intérêts dont il avait la charge. Dans la liasse volumineuse des titres de propriété qu'il a constitués à l'Abbaye, il n'y a qu'à choisir les chartes par où les mœurs du temps sont illustrées de façon pittoresque.

On trouve entre autres, à la Bibliothèque nationale, l'original d'une charte par laquelle l'Abbé « donne à un prêtre nommé Mainard l'Eglise de » Saint-Léger, pour en jouir sa vie durant, et admet ce prêtre et SA FEMME » à la participation des bonnes œuvres et prières de la communauté, à condi- » tion qu'ils aideront de tout leur pouvoir à achever la dite Eglise, et que tout » ce qu'ils auront de biens et de meubles à leur mort appartiendra aux reli- » gieux, sans que ni leurs ENFANTS ni aucun de leurs parents puissent rien pré- » tendre dans leur succession ».

Une autre charte montre des parents qui font de leur enfant un serf de l'Abbaye :

« Le nommé Wigrin et sa femme Adelize offrent et donnent à l'Abbaye » un de leurs enfants avec la moitié de la terre de Boissy-Mauvoisin au diocèse » de Chartres et deux pêcheries dans la rivière de Seine, auprès de Rosny. »

Les féodaux ne sont pas moins empressés que les prêtres et les vilains de complaire à l'Abbaye :

« Hermor, seigneur de Pontoise, avec le consentement de sa femme » Hodierne et de sa fille Iste, affranchit de tout impôt et de tout droit de » péage les bateaux et navires de l'Abbaye de Fécamp passant par le dit » Pontoise. »



Saint Georges.

Le premier successeur de Jean d'Alie a l'occasion de vérifier toute l'ampleur de la liberté dont il jouit vis-à-vis du Clergé séculier. Une visite de l'Archevêque de Rouen à l'Abbaye est pour les moines un prétexte à affirmer leur privilège. Ils accueillent honorablement le Prélat, mais refusent d'héberger personne de sa suite. On met les armes à la main, le sang coule, la querelle menace de dégénérer en guerre locale; mais le puissant Duc Guillaume, conquérant d'Angleterre, qui voit d'un mauvais œil tout exercice de l'autorité romaine sur son territoire, soutient le droit de l'Abbaye. Il contraint l'Archevêque à reconnaître, par écrit, l'indépendance des Bénédictins de Fécamp. Forte de cette charte et désormais libre de ses mouvements, l'Abbaye se développe moralement et



LA COUR D'HONNEUR

(ENTRÉE DES BUREAUX)

matériellement avec splendeur. Nous avons un témoin du spectacle unique de prospérité qu'elle offre alors, dans la personne de Baldéric, Evêque de Dôle, qui visite le Monastère au début du XIIe siècle.

Il dit en propres termes :

« Ce lieu, semblable au Paradis terrestre, est situé dans une belle vallée, entre deux collines. D'un » côté sont les terres en culture, de l'autre une forêt délicieuse. Elles séparent le pays si également qu'on » les croirait faites par la main des hommes, et au même jour. Les ombrages formés par les branches sont



Œils-de bœuf au-dessus de la Salle des Abbés.

» si épais qu'ils réjouissent la vue, protègent la terre, arrêtent les rayons brûlants du soleil et défendent » contre la pluie. Les arbres se lèvent droits, mais pas assez pour empêcher la promenade. La mer est » toute proche de Fécamp, puisqu'elle n'en est pas à un mille. Elle abonde en poisson. Le flux et le » reflux fertilisent ses bords qui offrent un port assuré. Une eau douce et limpide arrose la vallée; on y » trouve des fontaines, des jardins fertiles remplis de pommiers. La petite rivière qui coule dans le château-» fort se perd en sinuosités gracieuses qui protègent les remparts et les fortifications. Le Monastère, envi-» ronné de grandes murailles, est couvert presque entièrement en plomb. On le compare à la céleste

» Jérusalem. On le nomme la Porte du Ciel, le Palais du Seigneur. L'or et l'argent y brillent de toutes » parts. On y voit des ornements de soie, beaucoup de reliques, et l'on y conserve le Précieux Sang de » Jésus-Christ. Des pèlerins viennent en foule de tous les pays à ce Monastère. »

Quant aux offices divins, ils sont célébrés avec une pompe de joie dont on trouve l'affirmation dans la charte que l'Abbé Raoul d'Argences donne, au commencement du XIIIe siècle, aux Jongleurs de la Confrérie de Saint-Martin, associée à la vie de l'Abbaye. « Nous nous réunissons, » dit-il, « avec joie et plaisir » pour chanter en chœur, aux sons de l'orgue, du psaltérion, du tambour, et tenant dans nos mains » l'encensoir rempli de parfums, et la lyre, nous osons ainsi nous présenter devant la face du Roi des Rois. » L'ivresse sacrée de l'Abbaye dépasse ses murailles. L'odeur de ses parfums, l'éclat de ses richesses rayonnent loin au dehors.

C'est de quoi tenter. Les Bénédictins de Fécamp le savent, et ils ont pris leurs précautions. Le service militaire est obligatoire pour leurs vassaux. Les tenanciers des fiefs qui relèvent des moines ont dans leurs charges « de lever la lance pour défendre l'Abbaye, » s'il est besoin, au-delà de la Seine et des mers ». Les religieux, en cas d'urgence, mettent la main à l'épée; alors, l'Abbé marche à leur tête.



Armoiries de la Famille Le Grand.

En effet, des ennemis redoutables ont remplacé les anciens pillards danois. Ce sont les bandes de soldats qui partent pour la Terre Sainte, et, de ce chef, se croient autorisés à tout rançonner sur leur passage. Les bestiaux et les provisions des Monastères sont convoités par ces routiers et souvent conquis par la violence des armes. Leurs exigences deviennent telles que les Bénédictins de Fécamp en appellent au pape Jean XXI et se font délivrer une bulle qui met tous les biens de Fécamp sous la protection de l'Eglise.

L'Abbaye de Fécamp s'est si bien approchée du Trône Pontifical qu'elle y monte, au milieu du XIVe siècle, dans la personne de l'Abbé Pierre Roger, élevé à la Papauté sous le nom de Clément VI. De cette hauteur, l'ancien Bénédictin se souvient de son Abbaye avec une partiale tendresse, et si l'entourage ose lui faire remarquer l'excès de cette indulgence, disant :

— Vos prédécesseurs n'ont pas tant osé.....

Il répond fièrement :

— Ils ne savaient pas être Papes.....

C'est l'apothéose, comme toujours, voisine de la décrépitude. On comprend que la guerre de Cent Ans soit pour Fécamp une épreuve particulièrement cruelle. Aussi bien les rades normandes sont-elles des seuils sur lesquels il faut s'attendre à voir Français et Anglais se heurter. Un troisième personnage vient au jeu : ce farouche Charles de Navarre auquel l'histoire a accolé l'épithète de « Mauvais ». Ses hommes ne valent pas mieux que lui-même. Aussi quand Charles, furieux de ne pas trouver de complaisance pour ses desseins dans un Abbé qu'il prend pour sa créature, ose assiéger l'Abbaye, la soldatesque s'en donne à cœur joie : « Les Navarrais, entrés en furieux dans Fécamp, mettent le feu à plusieurs maisons de la » ville; ils pillent le Monastère, ils font souffrir mille mauvais tourments aux moines et aux hommes de



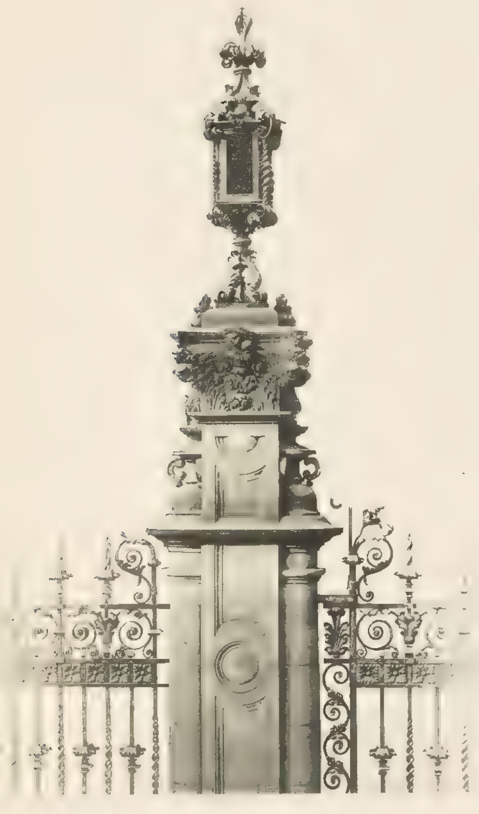
LE MONUMENT DE A. LE GRAND AINÉ

(1830-1898)

» la commune, dont quelques-uns sont pendus et d'autres assassinés à coups de dague ». Il y a rançon de sang et d'or : la Ville et l'Abbaye se rachètent pour dix mille florins.

L'accalmie dont la France jouit par la suite ne profite pas à Fécamp. Le Roi de France a une reprise à exercer contre l'Abbaye, qui, trop souvent, a jeté le poids moral de son autorité dans le plateau de l'adversaire. Il ne songe pas à sévir contre elle, mais, désormais, il veut la tenir en main. Il ne lui permet plus de procéder librement à l'élection de ses Abbés.

On sait quel est, sur toute la surface du royaume, le résultat de cette politique : elle porte aux Abbayes bénédictines, à celle de Fécamp comme aux autres, un coup redoutable. Le Commendataire, qui ne réside guère, est remplacé par un Prieur. Entre les mains de cet intermédiaire, l'autorité défaille. Les mœurs ne sont pas à Fécamp meilleures qu'ailleurs, si l'on en croit Rabelais, lequel fait dire à son Gargantua : « A quel usaige dictes vous ces belles heures ? » Et l'interlocuteur, un moine de Fécamp, répond : « A trois psaumes, à trois leçons, ou rien du tout qui ne veut. »



Lanterne et Pilastre des Grilles de la Cour d'Honneur.

C'est à ce moment de désarroi que l'Abbaye, sentant qu'il y va de son existence, jette les yeux sur l'homme de combat dont il a été question au début de ces pages : Antoine Le Roux.

Du vivant de Passavent, vingt-neuvième Abbé de Fécamp et cousin de Louis XII, Antoine a souvent fait honte à ses frères de leur soumission aux caprices royaux. Ils se tournent donc vers lui pour tenter un coup d'audace, et, au mois de janvier 1504, Antoine Le Roux, sans attendre la décision de Louis XII, « est élu Abbé de Fécamp par toute la Communauté, à la réserve d'un seul moine qui ne lui donne pas sa voix. »

Le conflit qui s'engage alors entre le Roi et l'Abbé Le Roux est une belle pièce de droit normand. Louis XII a un candidat : Bohier, fils du Baron de Saint-Ciergue et allié au Premier Président du Parlement de Paris. Comme Antoine Le Roux, fort de la règle de Saint Benoît, sûr de son droit, refuse l'entrée de l'Abbaye à son compétiteur, le Roi en appelle au Pape. L'Abbé Le Roux ne s'en effraie point. Pour lui, le Pape est incompétent, et sans attendre qu'une solution vienne de ce côté, il cite son adversaire à comparaître devant l'Echiquier de Normandie.

Mais la partie est inégale. Les moines doivent ouvrir leurs portes à l'Abbé commendataire. Du moins, Antoine Le Roux dicte-t-il, avant de descendre du trône abbatial, des conditions qu'il faut qu'on accepte. Il se fait donner l'Abbaye de Saint-Georges de Boscherville et demeure à Fécamp, installé « dans la charge d'Aumônier de la Sainte Trinité, dont il remplit les fonctions ».

De son côté, l'adversaire d'Antoine Le Roux, l'Abbé Bohier, ne demeure pas inactif. Désireux de combattre l'esprit de résistance de ses subordonnés, il a l'idée, vraiment politique, de s'adresser au

Monastère du Mont-Cassin, la maison mère de toutes les Communautés bénédictines. Il demande qu'on lui envoie d'Italie des hommes remarquables à des titres divers par leur science et par leur piété. Cette pinte de sang nouveau infusée dans les veines de la vieille Abbaye lui rend une heure éclatante de force et de jeunesse. La tradition veut que le Bénédictin Dom Bernardo Vincelli ait fait partie de cette illustre phalange d'immigrants.

Il apparaît à distance comme un de ces hommes de recherche qui vécurent entre l'expérience, la foi et la curiosité hermétique, dans un temps où les sciences, mal dégagées du merveilleux, n'avaient pas encore circonscrit leurs domaines respectifs. Un Dom Vincelli a dans son laboratoire un bréviaire posé sur le livre un peu suspect auquel ont collaboré des alchimistes. Il déchiffre tous les grimoires, grecs, latins, hébreux, voire la langue cabalistique des sorciers. C'est sûrement pour la plus grande gloire de Dieu qu'il veut réaliser la pierre philosophale ; mais il n'est jamais sûr de ne pas trouver le Démon sur sa route. Tandis que pour l'amour des pauvres malades il poursuit la découverte de l'or potable, il précise sur son chemin la formule de quelque élixir dont les vertus sont aussi propres à relever les forces des souffrants qu'à exciter la belle humeur des gens de bonne santé. Et le pieux savant sourit à sa trouvaille, car, il le sait, son Abbaye aime à traiter noblement les hôtes illustres. Elle lui saura gré d'avoir mis à la disposition du cher frère cellérier un cordial de vie dont la renommée passera par-dessus les murailles du Monastère et ira, au loin, exciter la jalousie des Communautés rivales.



Le Moine Dom Vincelli.
Inventeur
de l'Elixir des Bénédictins.

C'est l'histoire de Dom Vincelli. Ceux qui ont eu communication de ses travaux disent que la recette de cette " Bénédictine ", qui devait perpétuer le souvenir de l'Abbaye de Fécamp dans la mémoire des hommes, a été inscrite par le savant comme une récréation de son esprit, tendu vers les problèmes de science pure et de recherche désintéressée.

A ce sourire discret du moine répond, comme un écho tonitruant, le rire rabelaisien de ce bon géant, ami de la chère et de la joie, qu'est le Roi François Ier.

Il est venu en Normandie pour assister au mariage de François de Bourbon, fils du Comte de Vendôme, avec Adrienne d'Estouteville. Toute la Cour l'accompagne, et, avant de se rendre au château de Valmont où les noces doivent être célébrées, il s'arrête à Fécamp.

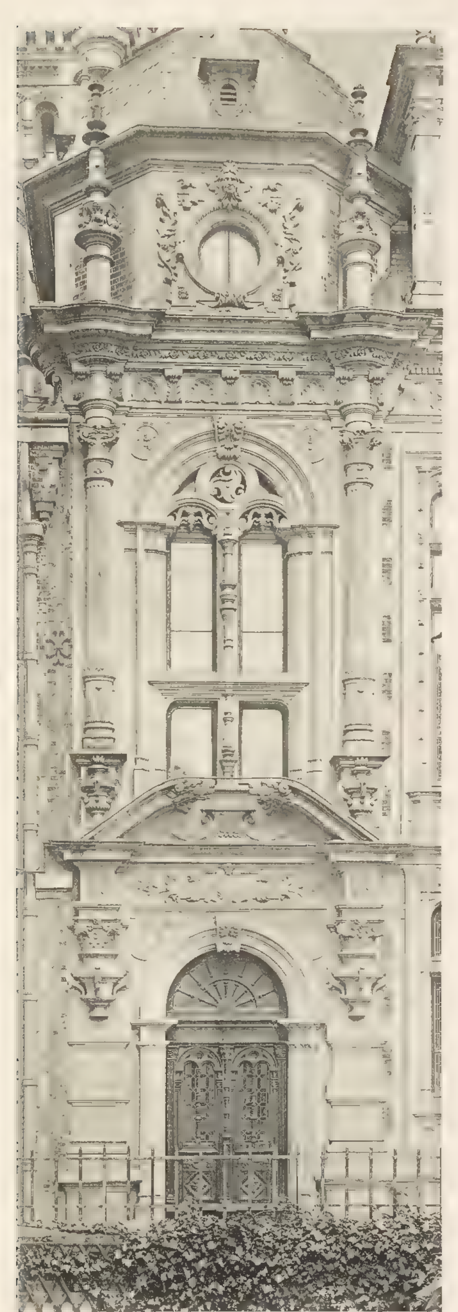
L'Abbé auquel échoit l'insigne honneur de recevoir le Roi est Jean de Lorraine, Archevêque de Reims et de Lyon. Il descend au-devant du Monarque jusque sur le seuil du Monastère. Deux religieux sont debout à ses côtés ; celui de droite porte la croix ; celui de la gauche, la crosse abbatiale. Lui-même, le Prélat, tient l'encensoir, prêt à le lancer vers le Roi. La foule des Bénédictins déborde et fait fond.

François Ier s'avance sur un cheval de parade qu'un petit page conduit en main. Quand, sous les sabots de sa bête, il sent un tapis déployé, il soulève gracieusement sa toque, et, par un lumineux sourire, il répond au salut de l'encens. C'est bien le Roi Chevalier. Il a les nuances qu'il faut pour parler aux prélats, aux soldats et aux dames. Justement, voici qu'en toilettes merveilleusement riches et bariolées, elles se pressent sur les pas du Roi. Elles ont amené des fillettes qui jettent des fleurs. Il semble qu'on entende ce cousin de Gargantua dire de sa voix haute :

« C'est trop de compliments, Monsieur l'Abbé, et vous semblez oublier que votre Roi a fait du chemin..... Il a soif !..... L'on nous a parlé de certaine liqueur dont votre charité se plaît à réconforter



LE GRAND VESTIBULE D'ENTRÉE



Entrée particulière des Bureaux.

les manants que la charrue a lassés, les pêcheurs que la mer a mouillés jusqu'aux os ? N'auriez-vous point quelque fond de bouteille de cet élixir rédempteur à sacrifier en l'honneur du Roi François ? »

A l'ombre du Roi François et de son cheval, il y a des huguenots qui marchent.

C'est à la suite d'une de ces alternatives de succès et de revers qui, tour à tour, font de Rouen et du Havre des places protestantes ou royales, que Catherine de Médicis vient avec son fils Charles IX rendre visite à Fécamp. C'est elle qui, pour remercier les Guises de l'avoir servie à son gré sur le terrain des intrigues religieuses et politiques, lie le sort de l'Abbaye à la Maison de Lorraine. Cette lignée illustre va donc donner à Fécamp quatre Abbés successifs : Jean, Charles et les deux Louis. Quand l'Abbé François de Joyeuse, qui vient après eux, tente de mettre un peu d'ordre, les mesures qu'il est obligé de prendre découvrent des habitudes qui nous étonnent. Les registres capitulaires content, en effet, que le nouvel Abbé croit nécessaire d'interdire à ses moines « d'errer dans l'Eglise pendant les offices, de se promener avec des individus soupçonnés d'appartenir à la Religion réformée, d'avoir des chambres hors du couvent, de passer sous la porte de la salle pour aller en ville ou au jardin. »

Les novices ne sont pas moins remuants : Il faut fermer les portes de l'église « pour les retenir à matines ». Ils trouvent le moyen de déjouer la surveillance ; ils creusent une ouverture dans la muraille derrière la Maison des Enfants de Chœur et se glissent secrètement dehors par cette issue.

Malgré les défenses de leur Abbé, les moines adorent la chasse et s'y adonnent avec frénésie... Voici, entre cent autres, le récit d'un de leurs exploits de braconniers :

« Un cultivateur de la paroisse de Saint-Léonard
» vient un jour se plaindre à l'Abbaye qu'il y a un
» religieux dans ses grains avec des chiens et une tirasse.
» Au lieu d'écouter ses observations, le religieux l'a
» poursuivi et menacé de lui donner des coups de
» bâton. »

Les esprits ne sont pas moins échauffés : les nouveautés religieuses et philosophiques ont des partisans ; les controverses finissent souvent par des horions. Le

Prieur est encore obligé d'intervenir. Sous peine d'inobédience, il interdit à tous ses religieux « de commu- » niquer avec ceux qui sont appelés huguenots ou grimauts », et il leur défend également la lecture des libelles vulgairement nommés « Cathéchismes de Calvin ». Là-dessus, des défections se produisent, et le Couvent perd plus de la moitié de ses moines.

C'est au milieu de ce désarroi que François de Joyeuse reçoit une visite royale, et qu'en 1610, il a l'honneur de couronner à l'Abbaye de Fécamp Marie de Médicis. Le même jour, il donne la confirmation au Roi Louis XIII.

Il faut qu'un fils naturel du bon Roi Henri IV, Henri de Bourbon, succède à cet Abbé Henri de Lorraine qui a trouvé la crosse dans son berceau, pour que la dignité de la vie et le respect du caractère religieux rentrent dans l'Abbaye avec la réforme dite de Saint-Maur. C'est le 31 décembre 1649 que ces Bénédictins austères prennent possession de l'Abbaye, « aux acclamations de tous les gens de bien ». Aussitôt le Monastère change de figure, et il reprend sa face d'autrefois.

Six Abbés vont suffire pour conduire le laborieux troupeau au seuil de la Révolution : Jean Casimir, Roi détrôné de Pologne; Louis Antoine, Prince de Neubourg; François de Neuville de



Chapiteaux de Pilastres (Vestibule du Musée).

Villeroy, Claude-François de Canillac, Antoine de La Roche-Aymon et Dominique de Larochefoucauld. On devine, du reste, que de si illustres personnages sont bien plutôt des bénéficiaires que des Abbés véritables. Le Monastère n'en souffre point; il les laisse briller à la Cour et travaille dans un recueillement qui sera profitable à l'Histoire et aux Belles-Lettres. Dom Prévot d'Exiles réunit, pendant ces jours de rémission, toute une bibliothèque de documents qui seront d'un intérêt inestimable pour le chartiste. Dom Bonnet compose sa *Biblia Maxima Patrum*. Dom Bessin réunit les actes des *Conciles de la Province de Rouen*. Il édite les ouvrages de Saint Grégoire; il mérite, de ce chef, que le Pape le récompense par l'envoi d'une médaille d'or. Dom Nicolas Asselin écrit son *Commentaire sur les Psaumes*. Dom Guérard, un *Abrégé de la Sainte Bible*, écrit en forme de dialogue. Dom Pisant attache son souvenir à un traité historique et dogmatique des *Privilèges et Exemptions ecclésiastiques*. Dom Charles de Toustain s'illustre en collaborant, avec Dom Tassin, à un *Nouveau Traité de Diplomatique*. Dom Lenoir, Dom Texier de Saint-Prix, Dom Patallier, Dom Vannier, Dom Maheut, vingt autres, s'honorent, eux et leur Ordre, par des travaux qui seront une contribution précieuse à l'Histoire de France.

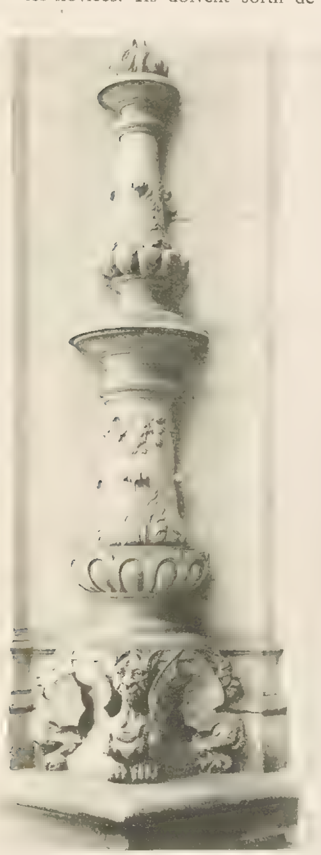
Tandis que les moines tournent ainsi leur savante application et leurs regards vers les choses du



LE GRAND ESCALIER D'HONNEUR

passé, au dehors le monde change de rythme. Dès 1778, l'esprit révolutionnaire vient frapper à la porte de l'Abbaye de Fécamp et déranger les moines dans leur recueillement studieux.

Dominique de La Rochefoucauld, Cardinal-Archevêque d'Albi, Commendataire de Cluny, est assis sur le trône de Fécamp, lorsqu'une décision de l'Assemblée nationale, à la date du 6 novembre 1789, met les biens ecclésiastiques à la disposition de la Nation. Sur l'Etat général des revenus du Clergé fourni à l'Assemblée, l'Abbaye de Fécamp figure pour la somme brute de 158,978 livres. Les revenus de l'Abbé sont évalués à 100,000 livres. Le décret surprend dans l'asile du Monastère quarante religieux, sans compter les novices. Ils doivent sortir de l'Abbaye dont les portes sont mises sous scellés. Pour Dominique de La Rochefoucauld, — il ne survit pas longtemps à l'Abbaye qu'il a gouvernée, — il passe en Allemagne et s'y éteint, le 25 septembre 1800, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.



Torchère.
(Motif en pierre. — Terrasse du Musée.)

Le Monastère finit avec le décret qui disperse les religieux; il faut attendre 1863, pour qu'un Normand de bonne race conçoive l'idée grandiose de faire sortir du sol rasé, des bâtiments nouveaux adaptés aux nécessités de la vie industrielle, et dont la moderne splendeur rappelle toutes les gloires d'autrefois.

Quand la famille de M. A. Le Grand aîné se demande si elle a eu avec l'ancienne Abbaye bénédictine un autre lien que l'admiration et le culte du souvenir, ses papiers lui répondent : lorsque, le 6 novembre 1668, Dom Placide Roussel, Grand-Vicaire, Administrateur de la Communauté bénédictine, assemble capitulairement tous les moines de l'Abbaye afin de vérifier les titres des dignitaires et des officiers civils qui ont charge de ses intérêts temporels, Martin Couillard est maintenu dans sa fonction.

C'est ainsi que nous trouvons le grand-père maternel de M. A. Le Grand aîné, descendant direct de Martin, installé en 1791 dans ladite charge d'avocat procureur fiscal. Il se nomme Prosper-Elie Couillard; il reçoit de l'un des derniers religieux qui habitent l'Abbaye, Dom Blandin, le don de quelques manuscrits : parmi eux se trouve le précieux ouvrage de Dom Bernard Vincelli où la formule de la Liqueur Bénédictine est inscrite.

On n'échappe pas aux sollicitations de ses hérédités : M. A. Le Grand qui, du côté paternel, a la légitime fierté de rattacher sa lignée à une noble famille normande, originaire de l'ancien bailliage de Caux, et qui posséda « les seigneuries d'Onval, de la » Coste, de la Haye, du Petit-Bosc, de Vitenval, de Saint-Denis- » Chef-de-Caux, de Sainte-Adresse et autres lieux », apparaît, dès les débuts de sa vie industrielle, comme un curieux d'archéologie, qui aime à encadrer son effort moderne dans les souvenirs du passé.

Ceux qui ont visité, il y a une quarantaine d'années, ces locaux modestes où " La Bénédictine " eut son berceau, gardent l'image d'une sorte de petit Musée de Cluny.

Le lierre habille avec goût des fûts de colonnes, des chapiteaux, des fragments d'arceaux, l'admirable jubé de l'ancienne Abbaye. Et déjà, à côté des bâtiments industriels, il y a un Musée que l'on visite. De toutes parts on apporte à M. A. Le Grand les curiosités recueillies dans la région. L'heure est venue où les vieux murs qui ont offert à " La Bénédictine " ressuscitée un premier asile ne peuvent plus contenir

sa force d'expansion. C'est le 10 février 1876 que M. A. Le Grand forme la Société nouvelle, dont il sera le Directeur général jusqu'à la fin de sa vie, et, après lui, ses fils. C'est en 1880 qu'un hasard le met en présence de l'artiste doué qui doit réaliser ses rêves.

Ce fut toujours un privilège des Rois et des Seigneurs de Haut Lignage de découvrir autour d'eux les artistes qui étaient capables d'embellir leur règne en leur bâtissant des demeures en proportion avec leur munificence et leur songes. " La Bénédictine " de Fécamp reprend à son compte cette tradition souveraine. Elle s'estime assez pour exiger qu'on la loge dans un palais que justifient ses origines monacales et royales ; par cette largesse, elle veut donner l'exemple aux Royautés et Souverainetés de notre temps que sont les Grandes Puissances Industrielles et Financières.

M. Camille Albert, le supérieur artiste qui a entrepris de réconcilier ces deux sœurs, ailleurs ennemies, la Beauté et l'Industrie, est un Dauphinois des Hautes-Alpes. Il a fait ses études à Genève, chez Kramer et Junot — des élèves et des amis du fameux Gaspard André de Lyon. Dans ce voyage au-delà des Alpes, le jeune architecte s'est façonné à l'Ecole de la solidité et de la conscience allemandes. Son tempérament français réagit contre la rigueur des modèles qui lui sont imposés. Après que le service militaire l'a rendu à son pays d'origine, il achève son éducation dans la contemplation directe de monuments. Il allie heureusement des facultés d'émotion artistique vibrantes et neuves au savoir technique et à une scrupuleuse conscience d'observateur.

Le jour où M. A. Le Grand aîné le distingue et s'adresse à lui, il est prêt. Il comprend ce qu'on lui demande. Il imagine au-delà. On veut une Distillerie et un Musée ? Admirable occasion de donner l'essor aux deux penchants qui se partagent son esprit : le sens de la Réalité et le goût du Rêve. Ce sera, bien entendu, par la réalité que l'on commencera.

La future destination des bâtiments à construire et les ressources naturelles du territoire de Fécamp commandent le choix du style. Il s'agit de loger une industrie qui a une origine religieuse ?



Pilastres du Vestibule du Musée.



LE VESTIBULE DU MUSEE

L'architecte décide de se renfermer dans ce caractère et de donner aux bâtiments de grandes lignes qui, par leur allure générale, vont rappeler les réfectoires des anciennes Abbayes. Pour les matériaux de construction, on les trouve là, sous la main : ce sont la brique et le caillou. Ils déterminent le style : du roman byzantin dans le type lombard des Eglises de Bologne. Déjà l'artiste jouit du bel effet que produiront ces alternances d'assises de briques et de cailloux taillés, pris sur la plage. Il se souvient des heureux contrastes que la Renaissance a tirés de l'emploi de substances identiques, par exemple, au Manoir d'Ango, près de Dieppe, au Château d'Auffay, près d'Ourville.

D'autre part, une Eglise a un clocher. Il conviendra donc de couronner d'un campanile ces lignes solides et un peu sévères.



Grand Vitrail du Vestibule du Musée.
(Le Moine Dom Vincelli composant l'élixir des Bénédictins.)

Donc, le Rêve sort de terre; la coloration de l'édifice est chaude, harmonieuse; déjà le campanile monte à une hauteur de soixante mètres. L'Abbaye est désensorcelée, elle renaît. Pas encore ! ... Le feu, le vieux feu des Danois, qui, sur ce coin de la terre française, semble avoir livré une lutte sans merci à l'Idée, éclate encore une fois. Il gagne l'aile gauche, la scierie, les ateliers d'emballage, la maison d'habitation, une partie du Musée et le campanile. On lui fait bravement sa part, on l'accule, on l'abat. Les eaux-de-vie, âme de la distillerie, de l'œuvre en gestation, sont sauvées. L'activité de tous n'est pas une seconde ralentie; l'ardeur d'espoir n'est pas abattue. On dit :

— Le feu a fait place nette ? Profitons-en !...

Et l'on en profite. On règle le sinistre. On reprend la tâche; là où des ruines finissent de s'écrouler dans la fumée, on décide d'élever le Musée, « l'écrin », qui, selon l'heureuse expression de M. Marcel Le Grand, est « la richesse morale de la Distillerie de Fécamp ». Mais on veut bâtir aussi vite que le feu a détruit.

Deux mois plus tard, l'architecte Albert apporte à M. Le Grand aîné et à ses fils le plan de " La Bénédictine ", telle qu'elle s'élève aujourd'hui. Et l'on ne sait vraiment ce qu'il convient, dans l'occasion, d'admirer le plus, de la puissance d'invention et de travail de l'artiste qui met, seul, en si peu de jours, un tel songe debout, ou des hommes d'affaires qui, ayant su où on les emmène, croient et se décident.

La figure du plan se trouve fatalement déterminée par le dessin des rues. Il n'est plus question de s'enfermer dans la simplicité du roman qui convient si parfaitement à la vie industrielle de la Distillerie. Le gothique apparaît dans la circonstance comme trop sévère et trop sec..... Au contraire, la Renaissance

sourit de toute l'attraction de sa richesse, de ses finesses, de ses souplesses. L'époque de transition, qui va de Louis XII à François Ier, marquera la date de la « Merveille ». On la choisit à cause de sa complexité et de l'heureuse fusion des deux styles à cette date précise. Aux lignes décidées qui sont l'âme essentielle d'un monument, vont s'ajouter l'heureux accompagnement des cours intérieures, l'ample développement des escaliers, la grâce des tourelles, la couronne des campaniles à la Chambord, les lucarnes enrichies d'arabesques, — le tout porté par cet étage unique, surmonté du « petit étage » des combles, dont la proportion élégante a été si particulièrement chère à la Renaissance.

Dès le lendemain du jour où les plans sont approuvés, la pioche des terrassiers attaque le sol (1893).



Armoiries.
(Voussures du Plafond de la Salle des Abbés)

On travaille comme au temps jadis : le maître ouvrier et son peuple de servants unis de cœur, d'intention et d'espoir. Ils sont tous Normands, ces compagnons qui vont faire sortir de terre le nouveau miracle de Normandie.

La maison Baron, de Rouen, fournit la maçonnerie; la maison Villette, de Déville-lès-Rouen, les charpentiers; les maisons Kamer, du Havre, Ed. Bonet et Fils, de Rouen, les sculpteurs; l'illustre ferronnier Marrou dentelle les faîtes, épanouit les lustres; le havrais Gabuzzi entreprend les peintures décoratives du



PLAFOND DU VESTIBULE DU MUSÉE.

dedans et du dehors. De cette armée d'ouvriers sortent des artisans d'un réel mérite. Le feu sacré les brûle, ils se stimulent l'un l'autre, ils sont emportés par le travail. D'autre part, il n'y a pas dans l'exécution du projet un accident, ni une défaillance. L'architecte n'a pas fait venir pour l'assister un seul dessinateur de l'Ecole; tous les profils, tous les détails à grandeur d'œuvre, sortent de son crayon : on les exécute sur place dans l'atelier, en terre glaise, puis en pierre, sous les yeux des ouvriers ravis. Tant maçons que tailleurs de pierre, charpentiers, sculpteurs, ferronniers, plombiers, menuisiers, ils sont plus de deux cents à bourdonner autour de la ruche. C'est, pour la ville normande qui voit ciseler ce fleuron de sa couronne, une période unique. De la Beauté circule, anime les âmes, soulève les cœurs. Il n'est pas question de



Voussures du Plafond de la Salle des Abbés.

grève sur les chantiers de " La Bénédictine " ! L'ouvrier sent que l'on fait appel à sa collaboration, il répond de toute sa bonne volonté.

Les splendides phototypies du maître éditeur rouennais Jules Lecerf ressuscitent ici ces ensembles et ces détails avec une pureté de ligne, une transparence d'atmosphère, une douceur de ton qui rendraient la description oiseuse. Elles fatigueraient à construire en abstraction ce que l'on contemple en réalité avec tant de charme. On ne raconte pas plus des harmonies, des chansons, des orchestrations de pierre, qu'on ne réussit à donner, avec une analyse critique, la sensation d'une partition d'opéra.

Comment rendre par exemple autrement que par le commentaire de l'image la sensation que le visiteur éprouve quand il entre dans la Cour d'honneur ?

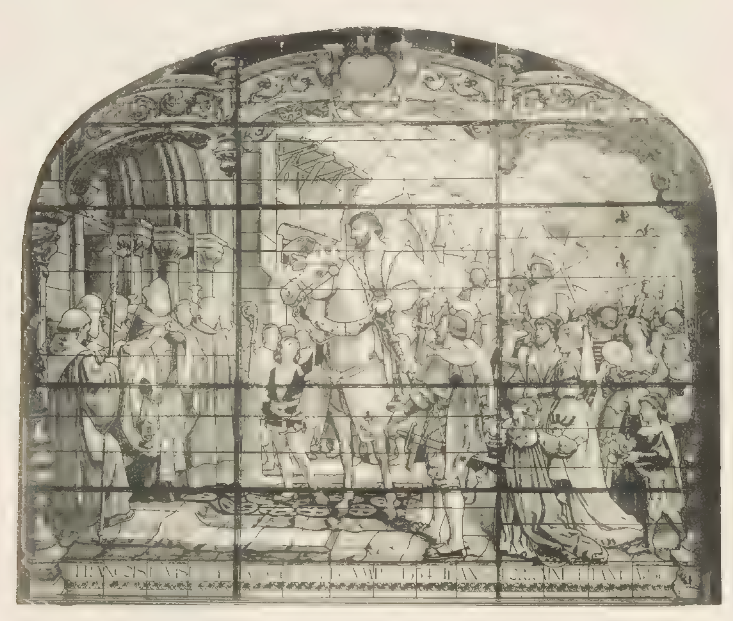
Il y a en bas, en caisses, des arbres verts. Ils ne sont pas seulement là comme un ornement, mais comme une indication : les yeux se portent de leurs branches vivantes à la merveilleuse floraison de pierre qui éclate ici comme un réveil de printemps. Et, naturellement, cette exclamation vient sur les lèvres : « Comme tout cela pousse !... Comme tout cela monte ! »

C'est la joie de cette minute qui fut unique dans les créations de la Renaissance française. Le dessin, les lignes d'architecture, les ossatures, demeurent distincts ; ils permettent de suivre la pensée créatrice, de distinguer comment les parties se relient à l'ensemble. Les ornements ont l'air d'avoir escaladé cette belle ordonnance architecturale comme des vignes grimpantes, luxuriantes, mais conduites par la main d'un jardinier esthète qui a voulu embellir son plan et non le masquer.

Et, vraiment, des raccourcis heureux ménagent partout des jeux de lignes qui provoquent de l'enchantement. Le corps de bâtiment principal est dépassé par le campanile qui le domine de sa flèche. La Salle des Abbés apparaît en recul d'une terrasse à balustrade. On y accède par un escalier extérieur qui descend au-devant du visiteur. La mollesse de ses lignes courbes rappelle les sinuosités de la Loire au pied des châteaux. Une loggia en encorbellement évoque à propos le souvenir des façons italiennes. Elle est supportée par un cul-de-lampe si finement ouvragé que l'on voudrait le tenir, le faire tourner entre ses mains, comme un bijou d'orfévrerie.

Un tact délicatement filial et le sentiment de la justice ont voulu, dans cette cour d'accès, réserver la place d'honneur à celui qui osa dire : « Que " La Bénédictine " soit ! »

Les Etats-Unis sont justement fiers d'avoir produit une génération d'hommes en qui ils aperçoivent les



Le grand Vitrail de la Salle des Abbés.

types supérieurs de l'humanité moderne. C'est l'audace à concevoir, la force pour exécuter. Il n'y a pas de doute que M. A. Le Grand aîné n'ait mérité de prendre place dans cette phalange. Il a rêvé, précisé, voulu et fait.

A cette heure, au pied de l'escalier, il sourit dans le bronze et on le salue. Son profil, l'air de son visage, et jusqu'à la coupe de sa barbiche, font penser à l'Empereur Napoléon III. L'envergure des épaules est d'un lutteur. De tout le personnage il sort de la bonté, de la force et de la finesse. Cette statue fait le plus grand honneur au sculpteur Gauquié, auteur du monument du Président Carnot à Lyon, des groupes d'enfants qui ornent les candélabres du pont Alexandre III, et du Watteau du Luxembourg. Il semble que dans la conception et l'exécution de la jeune Renommée qui, au pied du monument, sonne sa trompe en l'honneur de la victorieuse liqueur, l'artiste a marqué avec une délicatesse charmante le caractère de l'édifice tout entier, de l'effort complexe, industriel, artistique, social, qu'est le succès de " La Bénédictine " : Elle sonne la joie avec un sourire, cette figure gracieuse. Elle ajoute un charme à la vie. Elle rit comme la liqueur d'or au soleil dans le vieux flacon. Elle n'est ni un Génie prétentieux ni une Réclame tapageuse. Elle est vraiment la jeune Renommée, héraut des foules, sœur de la Fortune.



LA GRANDE SALLE DES ABBÉS

La Bénédictine, à Fécamp

Et le témoignage qu'elle jette là à tous les échos du monde, une voix plus grave va le rendre en face de ce bronze, le 29 juillet 1900, le jour où, avec une pompe qui rappelle, elle aussi, les grandes fêtes de la Renaissance, on inaugure les bâtiments de la nouvelle " Bénédictine ".

Au nombre des invités qui ont tenu à apporter à cette réunion l'éclat de leurs mérites, se trouve Monseigneur Fuzet, Archevêque de Rouen. L'illustre Prélat a monté l'escalier d'honneur, visité l'Oratoire. Il s'est longuement arrêté dans la Salle des Abbés.

Il a loué, comme elle le mérite, cette galerie de deux cent cinquante mètres carrés dont les proportions et l'ampleur égalent les plus belles galeries de nos Palais nationaux. Il a admiré les niches où, en grandeur naturelle, seize des principaux Abbés de Fécamp font des gestes de prière ou de commandement.



Détail du Plafond de la Salle des Abbés.

Quand il a lu leur nom sur chaque piédestal, l'Archevêque de Rouen veut revenir au monument de M. Le Grand, afin d'exprimer les sentiments dont il est animé.

Cette splendide demeure, prononce-t-il, comparable aux monuments de la plus brillante époque de la Renaissance, offre un spectacle unique.

L'Art et l'Industrie, le Commerce et la Charité, l'emplissent de leur éclat, de leur activité, de leurs richesses, de leurs bienfaits, tandis que, dominant tout, la Religion y répand ses salutaires influences et y provoque les initiatives les plus généreuses.

Il y a cinquante ans, rien n'existait de cet ensemble de belles et bonnes choses.

La tourmente révolutionnaire avait démembré la vieille Abbaye de Fécamp; seule, sa vaste et majestueuse Eglise était restée intacte. Les terrains environnants n'offraient aux regards que des maisons en ruine ou de vulgaires cultures. Si la poésie du passé, pleine d'idéale beauté, de pieuse mélancolie, d'harmonies divines, s'était réfugiée dans la magnifique Abbatiale où elle ne cessait de chanter, sous les ogives aériennes, son immortel cantique, sur le pauvre quartier d'alentour planait, dit-on, le souvenir confus d'une invention merveilleuse.

Au commencement du XVI[e] siècle, il y avait dans l'Abbaye un moine savant et rêveur, alchimiste, médecin et botaniste; s'il ne sut pas trouver dans ses creusets la pierre philosophale, il parvint du moins à distiller les simples qu'il allait cueillir sur la falaise et à composer avec leur suc une liqueur qui rendait la santé aux moines malades et réconfortait les hôtes du couvent.

Hélas! la tempête qui dispersa les moines emporta la recette de l'humble laboratoire, et l'existence de Dom Bernardo Vincelli n'était plus pour beaucoup qu'une page ajoutée par la crédulité publique à la légende dorée. La science de ceux qui doutaient avait-elle raison?

L'imagination populaire avait-elle tort ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il s'est rencontré un homme de génie pour faire, de la légende, la plus authentique et la plus merveilleuse des histoires.

Cherchant à tirer parti des secrets de l'antique Monastère et de sa célébrité, M. Alexandre Le Grand eut l'intuition d'un établissement qui, sous une forme nouvelle, remplacerait l'Abbaye disparue, demanderait à la science moderne de ressusciter et de porter à sa perfection le cordial du Frère Bernardo, et serait pour son pays, sa famille et ses associés, une source de gloire et de profits. La " Bénédictine " était née.

La réputation dont elle jouit aujourd'hui dans le monde entier, le Palais qui l'abrite, les Œuvres charitables qu'elle alimente, proclament avec quel rare bonheur M. Le Grand réalisa sa vision d'industriel, d'artiste et de chrétien.

Certes, l'image de cet homme ne pouvait périr ! Ses fils la faisaient revivre dans leur dévouement à son œuvre ; le succès colossal de son entreprise la fixait à jamais dans les pages les plus glorieuses de l'industrie nationale, et ses bienfaits, ses vertus familiales, son patriotisme, l'entouraient d'une auréole inextinguible.

Il convenait toutefois que cette image, taillée dans le marbre ou coulée dans l'airain, se dressât vivante et parlante sous les yeux de tous au centre de son œuvre.

Ce vœu de la piété filiale et de la reconnaissance publique est réalisé, et je suis heureux d'avoir été appelé à présider la fête qui inaugure la statue de M. Le Grand ; je suis heureux de payer à sa mémoire, au nom de ces saintes filles de Saint Vincent de Paul, de ces nombreuses orphelines, de ces œuvres ouvrières de secours, de prévoyance, de mutualité, le tribut d'une bien légitime gratitude.....

Je n'ajouterai qu'un mot à ces justes paroles.

Lorsque, vers l'an 1120, Baldéric, évêque de Dol, visita le Monastère de Fécamp, il admira, dans l'Eglise, une roue qui était mue par un artifice inconnu. Elle descendait, elle tournait toujours :

— « Je pris d'abord », dit-il, « cet objet pour une futilité : Mais, comprenant bientôt la pensée des » Vénérables Pères qui avaient placé cette machine dans leur Eglise, je me rappelai la Roue de Fortune, » dominatrice superbe de toutes les vanités du siècle, qui, tantôt laisse tomber l'homme dans la dernière » infortune, tantôt l'élève aux plus hautes félicités. »

N'est-ce point là le symbole de la destinée de cette Abbaye de Fécamp, vieille comme l'histoire de France elle-même ? Pendant des siècles, elle est battue par la mer, ballotée de perditions en naufrages. Mais voici qu'à la fin une main ferme s'empare du gouvernail. La Roue de Fortune est captive, elle n'oscille plus : elle obéit à la volonté qui la dirige.

Toutes voiles dehors et pavillons déployés, la Bénédictine de Vincelli entre au port...

HUGUES LE ROUX.





UN DETAIL DE LA GRANDE SALLE DES ABBÉS



LE MUSÉE
DE LA BÉNÉDICTINE

JUILLET 1900 est une date qui marque dans les annales de la Ville de Fécamp. Le 29 de ce mois, neuf siècles juste après l'arrivée des Bénédictins dans la vieille Cité normande, on inaugure les bâtiments de la nouvelle " BÉNÉDICTINE " et le monument de son fondateur, M. A. Le Grand aîné. Comme aux temps anciens où l'Abbaye fêta sa dédicace, l'assemblée, aussi nombreuse que choisie, est rehaussée par la présence d'hôtes considérables : le Primat de Normandie, Monseigneur Fuzet, Archevêque de Rouen, est venu apporter l'émotion de sa parole et la douceur toute séductrice de son onction.

Suivant le rite, le Prélat bénit le monument ; sur les nouvelles constructions, il jette l'eau lustrale. La crosse, une fois de plus, s'est levée sur l'Abbaye. L'acte qui perpétuera ce souvenir y attache pour toujours les noms de ceux qui, à cette minute, entourent la statue du fondateur de " LA BÉNÉDICTINE ", ceux qui continuent son œuvre avec la même ampleur de vues, la même solidité de conscience, la même énergie, la même générosité, — ses fils — MM. Marcel Le Grand, Directeur général, et Fernand Le Grand, Directeur technique ; Pierre et Eugène Le Grand, Sous-Directeurs.

Autour d'eux se groupent MM. Raoul Ancel, Président du Conseil d'Administration ; Lépine, Watel et Vermont, Administrateurs. Puis, dans la foule de ceux qui sont venus, de près et de loin, rendre un hommage à celui qui se dresse là sous leurs yeux, dans le bronze, MM. Suchetet, Député de la 3e circonscription du Havre ; Léonard Danel, le grand imprimeur lillois, Commandeur de la Légion d'honneur ; l'Abbé Alexandre, Chanoine honoraire, Doyen de Fécamp ; Gilles, Président du Tribunal de Commerce ; Bellet, Président de la Chambre de Commerce de la même ville.

La Presse aussi est là, — parisienne et départementale, — *Soleil*, *Gaulois*, *Autorité*, *Temps*, *Figaro*, *Gil Blas*, *Patrie*, *Echo de Paris*, *Débats*, *Liberté*, *Eclair*, *Petit Journal*, *Intransigeant*, *Lanterne*, *Petit Parisien*, *Journal*.

Sans distinction d'opinion ou de parti, tous saluent l'effort magique qui a fait surgir un tel Palais, et les acclamations éclatent lorsque, au nom de ses Confrères, un des Membres les plus distingués de cette Presse proclame « son émotion en présence de la vie de cet homme de bien, de cet homme de génie, que fut M. Le Grand aîné ».

Cette journée d'apothéose, qui rappelle les plus fastueuses cérémonies de l'ancienne Abbaye bénédictine, et qu'une fête de nuit a suivie, n'est déjà plus qu'un souvenir. Mais, par une attention délicate des maîtres de la maison, chaque visiteur emporte une plaquette commémorative destinée à fixer dans le bronze une date inoubliable. Cette œuvre d'art est due au célèbre graveur en médailles Frédéric Vernon. On a frappé des répliques en vermeil et en argent pour les distribuer aux représentants, aux employés, aux ouvriers de la Distillerie, que l'on tient à récompenser à l'occasion de la fête. Sur une des faces, la plaquette présente l'ensemble des bâtiments de " La Bénédictine "; sur l'autre apparaît un groupe allégorique : Le Fondateur de " La Bénédictine " envoie la Renommée proclamer à travers le monde les vertus de la liqueur fécampoise.

L'appel est entendu. C'est donc en compagnie des visiteurs qui, chaque année, au nombre de plus



de vingt-cinq mille, viennent admirer ce Palais, que nous voulons aujourd'hui, à notre tour, parcourir à loisir les cinq salles du Musée, qui forment un précieux écrin aux trésors artistiques que " La Bénédictine " conserve et expose comme les joyaux de sa couronne.

La première étape de cette promenade est la traversée de la galerie dite de la Conciergerie, qui conduit à la Cour d'honneur. La voûte est de brique rose avec, aux arêtes de pierre, des clefs ornées : par sa forme, elle évoque le souvenir des cloîtres d'autrefois, tandis que la colonnade de pierre qui sépare la galerie de la cour accuse l'empreinte de la Renaissance dans les dispositions du profil et dans l'amortissement de ses piliers. A l'extrémité qui fait face à l'entrée, une porte ouvragée à merveille attire et retient les regards; au-dessus des fines boiseries de ses vantaux, deux génies de pierre soutiennent une plaque en forme de losange, sous laquelle pend une draperie. On y lit cette épitaphe :

QUI MORD ET RIT
QUI ÉCOUTE ET RAPPORTE
QU'IL N'ENTRE POINT ICY
ET QU'ON LUY FERME LA PORTE



LE MUSÉE.

(GRANDE SALLE GOTHIQUE.)

Cette inscription, qui n'est pas moins curieuse par sa forme que par son esprit, provient de l'ancienne Abbaye de Fécamp.

De là, le visiteur passe sous une des voûtes de la colonnade, traverse la Cour d'honneur, et, par deux larges baies, entre dans le Hall ou Salle des Pas-Perdus. — C'est ici que les guides de " La Bénédictine " l'attendent pour le mener dans les salles du Musée.

D'eux-mêmes, les regards vont aux restes de sculptures monumentales que ce Hall renferme : pour la plupart, ce sont des fragments de l'ancien jubé de l'Abbatiale fécampoise, qui fut détruit en 1802. Il y a là toute une forêt de pierres, feuilles courantes, chêne, acanthe ou persil, ornant des frises ou des bandeaux, et qui grimpent, fouillées et ajourées, sur le fond des gorges. Il est inouï que l'ordre de déchirer ces dentelles admirables de pierre, respectées par les siècles, ait pu être donné, presque de nos jours. « On raconte, écrit un archéologue normand, que le maçon à qui avait été confiée cette destruction sacrilège



Plaquette de F. Vernon
frappée à l'occasion de l'Inauguration des nouveaux bâtiments de " La Bénédictine " en 1900

obéit, mais frappa en pleurant. Du moins, a-t-il pu protéger de trop cruelles meurtrissures quelques morceaux de ce jubé merveilleux. Il en emporta furtivement des pièces très belles, dont il orna plus tard la façade de sa maison, et c'est à cette piété providentielle du maçon Morillon que M. Le Grand dut le bonheur de conserver pour notre admiration d'aussi précieuses épaves. »

A l'extrémité de la Salle des Pas-Perdus monte l'Escalier d'honneur. Et vraiment, cet escalier, à double révolution, est une merveille d'architecture, un tour de force véritable. Son plafond transparent éclaire un premier palier de repos et deux refuges en encorbellement. Quelques marches encore, et un second palier se développe pour former le vestibule du grand escalier.

A droite s'ouvre la Salle des Abbés; à gauche, lui faisant face, c'est l'entrée du Musée, la porte de la Salle gothique. De la voûte du vestibule pend un lustre en fer forgé, œuvre admirable de l'artiste Marrou. Ses branches feuillagées s'étendent sur près de trois mètres de diamètre et s'épanouissent à

cinq mètres du plafond. Une baie cintrée domine l'escalier et l'éclaire : elle enchâsse un vitrail qui représente Bernardo Vincelli dans son laboratoire. Le moine est occupé à diriger la fabrication du bienfaisant cordial, dont seul il connaît le secret. MM. Lepètre, auteurs de cette belle composition, ont fait figurer à sa base une autre scène, celle-là toute moderne : « Le Conseil d'Administration de " La Bénédictine " et la Direction recevant, le 30 mai 1895, les plans des nouveaux bâtiments exécutés par l'architecte Albert. » Les personnages, au quart de la grandeur naturelle, sont tous parfaitement ressemblants ; voici MM. H. Gourdon de Genouillac, Président ; F. Lépine et R. Ancel, Membres du Conseil ; — M. A. Le Grand aîné, Directeur général ; MM. Marcel et Fernand Le Grand, Sous-Directeurs techniques ;



Vitrail de la Salle du Dôme

MM. Pierre et Eugène Le Grand, Sous-Directeurs adjoints. Une harmonie générale, pleine de douceur, se dégage des peintures murales, tandis que, sur des cartouches qui relient entre elles les arcatures du plafond, les armes de différents Abbés se haussent, surmontées de mitres ou de crosses.

La première salle du Musée est la Salle gothique. Lorsqu'on y pénètre par la porte qui s'ouvre au sommet de l'Escalier d'honneur, on passe d'abord sous une balustrade qui forme tribune ; des étoffes anciennes la décorent ; deux statues d'anges se dressent à chacune de ses extrémités ; elles encadrent un grand fond d'autel en bois peint et doré, qui provient de l'ancien Hospice de Fécamp, fondation des Bénédictins.

Mais, ce qui frappe, dès l'entrée de la Salle gothique, ce sont ses proportions mêmes ; sa longueur, qui est d'un vaisseau de cathédrale ; sa voûte, dont la forme évoque celle d'un bateau renversé ; la décoration de ses murailles, très soutenue de tons vigoureux, bleu de roi foncé et rouge, avec semis de fleurs de lys d'or ; c'est l'éclatante lumière que versent ses larges baies ouvertes sur la Cour d'honneur ;



L'ORATOIRE

VU DE LA SALLE DU DOME.

c'est enfin son plafond superbe, en charpente apparente de chêne, avec fond de panneaux enrichis de peinture, où courent des inscriptions.

Dès les premiers pas, les regards se fixent sur un magnifique portrait en pied de M. A. Le Grand aîné, adossé à la muraille qui fait face à la terrasse du Musée. L'artiste, M. Henri Sauvage, dont l'œuvre datée de 1893 figura à l'Exposition de Rouen, a représenté le fondateur de "La Bénédictine". Il est debout, la main gauche appuyée sur un fauteuil Louis XIII en cuir de Cordoue. A sa droite,



Plafond de la Salle du Dôme.

une table Renaissance sur laquelle on distingue le manuscrit de Bernardo Vincelli et des chartes dont un large sceau de cire s'échappe, suspendu par des lacets de soie. A l'un des angles supérieurs de la toile sont figurées au naturel les armoiries de la famille Le Grand, tandis que la Légion d'honneur met sa tache rouge à la boutonnière du Chef de nom et d'armes de cette ancienne maison normande. Ce sont bien là les traits énergiques, les regards profonds, de ce bon Français qui, tout en faisant dans son œuvre la place la plus large aux idées modernes, conserva dans son cœur le culte de la tradition.

Et de fait, ce passé, que les longues recherches et l'effort passionné de M. A. Le Grand ressuscitent ici sous nos yeux, mérite à tous les titres de retenir l'admiration de visiteurs épris d'art, aussi bien que de fixer la curiosité d'archéologues amoureux de pièces rares, voire uniques.

Ce qui fut au début une collection particulière constitue aujourd'hui vraiment un « Musée » au sens le plus complet du mot. Telle fut, du reste, l'opinion — certes autorisée — de Viollet-le-Duc, qui apprécia brièvement la richesse du Musée de " La Bénédictine ", avec cette haute compétence qui demeure attachée à tous ses écrits : « Nous croyons, disait-il déjà en 1875, que toute description, si minutieusement faite qu'elle soit, ne vaut pas une visite à Fécamp même. Nous y renvoyons donc le lecteur curieux des choses d'art et de lettres. » Et, plus loin, l'illustre savant ajoute : « Les tableaux sont en petit nombre, mais il y en a d'excellents... Les émaux sont précieux et choisis... La ferronnerie, la serrurerie, sont très richement représentées, ainsi que les tapisseries, les étoffes, les broderies, les dentelles, les ornements et vêtements d'église. Quant à l'orfévrerie et aux bronzes, ils sont d'une rare valeur. Je ne citerai, pour mémoire, qu'un reliquaire du x[e] siècle, avec émaux en relief, du plus beau style... Le cabinet du Directeur renferme la Bibliothèque, — je veux dire la Bibliothèque des Bénédictins. Comment la décrire, cette Bibliothèque ? Il faudrait recommencer le catalogue pour donner une idée de sa valeur. Les bibliophiles qui ne pourront aller à Fécamp se procureront certainement le livret rédigé avec soin par MM. Cotte et Marinier, érudits enthousiastes, faisant partie de la phalange studieuse des Antiquaires de Normandie... » Et Viollet-le-Duc termine ainsi son étude consacrée au Musée de " La Bénédictine " : « A Fécamp, nous voyons le Musée adossé à la fabrique, et l'industrie côte à côte avec l'art, les lettres, la science. Nous aimerions à visiter, dans notre pays, beaucoup d'usines ainsi patronnées. »



Entrée de la Salle des Archives
(Porte provenant de l'Ancienne Abbaye de Fécamp)

La première vitrine qui s'impose fait face à la porte d'entrée. Une table Régence, avec cuivres ciselés, d'un très beau style, la supporte. Elle contient nombre d'objets d'orfévrerie. La pièce principale est une grande châsse de procession, en fer découpé et doré, œuvre d'un artiste italien du xvi[e] siècle, tout ornée de pierres fines et de cabochons. Elle se termine par une galerie ajourée qui fait penser à quelque dentelle de Venise. Tout autour de l'auge de la châsse, debout dans des niches ménagées sous des arcatures, douze statuettes des Apôtres, en bois peint et doré, s'alignent sur des piédestaux. Aux quatre coins, ainsi qu'aux deux extrémités de la galerie, brûlent des urnes funéraires.

Quatre calices accompagnent la châsse : l'un, de l'époque Louis XIII, est en cuivre doré, avec



LE MUSÉE (SALLE RENAISSANCE)



La mort de la Vierge
Haut relief en bois sculpté.)

coupe d'argent; des têtes de séraphins finement ciselées le décorent; — un autre est en vermeil repoussé : c'est un travail allemand de la Renaissance. Il y aurait injustice à oublier un petit reliquaire en argent filigrané, tout chargé de rares reliques, « entre autres un fragment de Gontran, roi de France ».

La vitrine centrale est la plus importante de toutes : elle est entièrement dominée par un Christ janséniste, style Louis XIV, d'une hauteur totale de près de deux mètres. La croix est plaquée en écaille des îles; le socle creux contient sept reliquaires; les garnitures sont d'argent. Le Christ, qui est en ivoire, mesure à lui seul soixante-cinq centimètres. La tête est droite, sans la couronne d'épines; les yeux ouverts; le côté n'a pas encore reçu l'affront de la lance : l'Homme-Dieu souffre et prie, mais ses bras ne s'ouvrent pas pour recevoir tous les pécheurs; ils se dressent vers le Père qu'ils implorent en faveur des seuls prédestinés, les Elus uniques de la Grâce. Tout l'ensemble saisit par la beauté grave, par l'austérité des formes, par l'intensité de l'expression. C'est une pièce d'un art et d'une inspiration rares.

Autour de la croix, des calices et des ostensoirs précieux, des instruments de paix, des custodes, des ciboires, des navettes à encens de différentes époques.

Un de ces calices est d'or massif, enrichi de pierres fines et d'émaux; c'est un cadeau magnifique qui fut fait à l'Abbaye : il ne pèse pas moins de onze cents grammes, et la richesse de ses ornements conçus dans le style Louis XV n'a d'égale que le fini du travail lui-même.

L'archéologue accordera certainement une attention particulière aux spécimens d'art byzantin qui sont exposés dans cette vitrine. Elle contient deux Christs émaillés du XIe siècle; l'un d'eux a les bras horizontaux, le corps droit, ceint d'une courte draperie; quatre clous percent les mains et les pieds; l'autre Christ a la tête inclinée; un large jupon lui descend des reins aux genoux : tous deux sont immobilisés dans une forme hiératique qui les revêt d'un aspect de mystère. Un petit reliquaire, orné d'émaux, offre un type charmant du même art : le toit et l'auge du coffret sont couverts de fleurs qui forment, par suite d'une disposition extrêmement rare, le centre d'un losange. Une navette à encens, ainsi qu'une custode avec émaux cloisonnés, terminent ce remarquable ensemble. Mais il convient, peut-être, de passer en revue, en les groupant ici, les autres pièces de provenance byzantine qui se rencontrent encore ailleurs dans la Salle gothique : deux reliquaires, un Christ, un ciboire et quatre custodes.



Le baiser de Judas.
(Haut relief en bois sculpté.)

Le Christ, qui est en applique sur un fond de velours sombre, date du XIe siècle; il est émaillé; la valeur archéologique de cette pièce, peut-être unique, est considérable. Jésus est couronné, et droit comme s'il n'était pas mort. Les quatre custodes sont ornées d'émaux cloisonnés : leur décor consiste en rinceaux qui séparent des médaillons fleuronnés. Les deux reliquaires ne sont pas moins curieux : l'un, du XIe siècle,

affecte la forme d'un coffret ; il est historié de personnages nimbés d'auréoles qu'abrite une triple arcature ogivale ; l'autre reliquaire, du xe siècle, avec émaux en relief, présente, sur le toit, un fond semé de fleurettes cruciformes ; autour de l'auge, de saints personnages, sans bras ni pieds, portent des vêtements rehaussés d'émail.

L' « Œuvre de Limoges » est également représentée au Musée de " La Bénédictine " par de nombreux spécimens : parmi les productions des artistes limousins, illustres entre tous, on s'arrête nécessairement devant deux émaux, exécutés sur cuivre, qui représentent un saint Etienne, dans un encadrement en chêne sculpté à jour, et une Agar au désert, de l'époque de Louis XV. Deux autres pièces, — elles portent la signature célèbre des Laudin, — méritent également de fixer l'attention. La première, datée de 1582, est de François Laudin ; elle symbolise la Trinité : le Père est assis sur un trône papal ; il offre son Fils au Monde. L'autre Laudin, également sur cuivre, est un saint Pierre. L'apôtre est vu de profil ; il regarde les deux clefs que sa main gauche élève à la hauteur de son visage. Plus loin on remarque une Vierge et un Enfant Jésus de la fin du xvie siècle, et, de la même époque, une bataille romaine d'après Raphaël, — tous émaux de Limoges sur cuivre.


Haut relief en bois sculpté et peinture polychrome (XVIe siècle).

Ces émaux sont la partie la plus éclatante, mais non la plus rare, des curiosités réunies dans cette salle. Le « trésor du Musée » apparaît, dans la vitrine centrale, sous la figure de chartes dont les Musées nationaux pourraient envier la possession à " La Bénédictine ".

Voici d'abord la charte dite « Propitia » (du mot par lequel elle débute), datée du mois d'août 1027 ; par cet acte, Richard II le Bon, duc de Normandie, donne à l'Abbaye la plupart des biens et privilèges qui la constituèrent définitivement : c'est, en quelque sorte, le titre fondamental de propriété de l'Abbaye, et son importance est telle, que, des siècles après sa signature, on invoquera son existence dans les nombreux contrats où seront en cause les droits de l'Abbaye. Une autre charte de Jean sans Terre, roi d'Angleterre, porte la date du 27 juillet 1199. Une troisième, sans millésime, est de Guillaume le Conquérant. Au-dessus du nom des Abbés qui la contresignent, elle porte une croix, suivie de ces mots : « Signum Willermi, Anglorum Regis et Ducis Northmannorum... » Les signatures des Rois de France ne manquent pas non plus pour authentifier les donations que la Couronne fit à l'Abbaye. Louis IX, Philippe le Bel, Philippe-Auguste sont représentés là, pour ne citer que les actes les plus importants.

On remarque un document qui, une fois de plus, affirme les liens qui rattachent la famille Le Grand à l'ancienne Abbaye Bénédictine : c'est une charte sur papier, signée de Placide Roussel, et datée de 1668. Elle inclut diverses nominations près de la juridiction de l'Abbaye, notamment celle de M. Martin Couillard, procureur fiscal, ascendant maternel du Fondateur de la Distillerie de " La Bénédictine ".

Les manuscrits à enluminures qui accompagnent les chartes offrent également un intérêt vif : Ce sont d'abord deux livres d'heures du xve siècle sur vélin ; l'un d'eux, in-octavo, relié en velours bleu, est enrichi de six grandes miniatures et de remarquables encadrements bordurés ; les lettres ornées sont



L'ORATOIRE.

nombreuses et d'une grande délicatesse d'exécution. L'autre manuscrit est de format plus petit, avec large dentelle et écusson sur les plats, à fermoirs d'argent. Voici encore, sur vélin, en lettres rouges et noires du XVIe siècle, les offices journaliers en usage à l'Abbaye de Fécamp, et neuf pièces, sur vélin également, professions de foi de Bénédictins et de Bénédictines, de la fin du XVIIe siècle, entourées de bordures richement décorées de fruits, de fleurs et d'oiseaux, très finement exécutées en couleurs. Enfin, une remarquable collection de documents manuscrits provenant de la bibliothèque de l'Abbaye de Fécamp, et comprenant environ 160 pièces d'une conservation absolument parfaite.

Les imprimés ne sont pas moins dignes d'attention. Il convient de noter un magnifique exemplaire in-quarto du Martyrologe du Pape Grégoire XIII, avec reliure à compartiments, aux armes d'Estouteville, et un livre d'heures de la Vierge, imprimé en 1522, avec riche reliure ancienne, volume extrêmement rare, sorti des mains d'une famille normande dont les armes sont peintes sur le premier feuillet.

Deux vitrines adossées à une fenêtre de la Salle gothique contiennent la collection des sceaux et des monnaies.



Triptyque en ivoire, travail vénitien de la fin du XVe siècle,
représentant les principales scènes de la vie de Jésus-Christ.

Les sceaux, au nombre d'une centaine, proviennent pour la plupart d'Abbayes et de Monastères et appartiennent aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Ils affectent la forme ronde ou la forme ovale et sont remarquables par le relief de leurs empreintes. Les figures et les emblèmes qui les décorent sont aussi variés qu'intéressants : sur l'un, un Evêque offre son église au Pape ; un autre montre un Monarque couronné, sur un lit de justice, entre deux anges ; un troisième présente l'image de deux Prélats, agenouillés sous une châsse, avec un écu timbré de deux clefs ; parmi bien d'autres raretés, on note un sceau ogival de la commune de Rouen, qui met en scène l'agneau porteur de guidon.

Les monnaies, plus nombreuses que les sceaux, ont ce lien avec l'Abbaye, qu'elles ont été trouvées, tant à Fécamp, au cours de divers travaux, que dans les campagnes environnantes. Mais, encore ici, il faut se borner, et ne citer que quelques-unes d'entre elles, notamment deux monnaies gauloises, en or, au revers du cheval, et deux monétaires d'or de l'époque mérovingienne, frappés, l'un à Rouen, l'autre à Châlons, ainsi qu'un monétaire d'argent, frappé sous Charles-Martel par le patrice Nimphidius.

L'espace manque pour décrire ici les pièces d'art de toutes les époques qui garnissent la Salle gothique. Mais, parmi celles dont la reproduction figure en ces pages, il convient d'accorder une mention particulière à une Vierge d'ivoire, haute de plus de cinquante centimètres.

La souplesse de l'art italien du xvie siècle se révèle dans cette statuette tirée d'un seul bloc. Nous avons sous les yeux la Vierge pleine de grâce, tabernacle du Verbe Incarné, que salua le divin Archange. Ses mains délicates sont pudiquement ramenées sur la poitrine, et se touchent sans être jointes; la tête et les yeux se lèvent vers le céleste Royaume dans un mouvement de prière qui entraîne tout le corps après eux.

La Présentation au Temple fait le sujet d'un bas-relief polychromique, spécimen des plus curieux de l'époque de la Renaissance. Sur un fond en marbre, le Temple se détache; les visages, d'expression vivante, sont taillés dans l'ivoire, tandis que le bois prête sa souplesse et sa coloration chaude aux plis des vêtements, et ces deux matières s'incrustent, se fondent dans le marbre, pour former un tout dont l'harmonie générale étonne et charme à la fois.

L'art italien reparaît avec un triptyque formant niche qui contient une statue de saint Roch en bois doré et peint. Le saint est debout; la fatigue se lit sur son visage; il semble que l'artiste ait voulu le peindre au cours d'un de ses longs voyages en Italie, tandis qu'il soignait les pestiférés.

La dernière des pièces empruntées à cette salle, qui est reproduite dans ces pages, est un triptyque d'ivoire d'une extrême finesse de travail. A droite et à gauche, à l'intérieur des volets, les effigies d'un Roi et d'une Reine se font face; ils portent couronne en tête, et c'est pour eux, sans doute, que l'œuvre, qui paraît italienne, voire provençale, fut exécutée. Des scènes de l'histoire du Christ s'y déroulent. L'habileté et la patience prodigieuses de l'artiste étonnent au même degré que la beauté finale de l'œuvre donne de l'émotion.

Parmi les tableaux, on ne peut négliger de s'arrêter devant un Calvaire sur panneau peint par Jean de Bruges, avec les personnages dans le costume du xve siècle, œuvre dont le mérite excita l'admiration de Viollet-le-Duc; une Crèche, grand panneau du xve; une Vierge à l'Enfant, fragment d'un important triptyque du xvie; une Mise au Tombeau de la même époque, de l'Ecole de Cologne. Pour en finir, un grand tableau votif, peinture du xve siècle, représentant le Comte et la Comtesse d'Estouteville qui offrent leurs vœux à la Sainte Trinité.



Grand Christ Janséniste en ivoire (Louis XIV)

On doit de l'attention aux meubles divers, bahuts, crédences et sièges qui garnissent la salle; particulièrement à deux meubles « à deux corps », de style Louis XIII, ornés de statuettes d'un travail hors de pair.

Une curieuse sculpture qui date du xvie siècle, et qui servit longtemps de lutrin aux moines, domine la porte cintrée qui ouvre de la Salle gothique sur la Salle du dôme. Cela représente un pélican en bois doré aux ailes éployées. L'envergure de l'oiseau symbolique n'atteint pas moins de trois mètres.

Cette salle emprunte sa dénomination à un dôme, entouré à sa base d'une galerie à balustrade très riche, et sur laquelle quatre portes, placées aux angles, donnent accès. Le dessous de cette galerie forme plafond : des motifs, d'un joli dessin, sur un fond de mosaïque d'or, ornent la voûte; leur décoration s'harmonise, d'une façon vraiment parfaite, avec le ton des peintures murales. Cette salle est éclairée par une large baie qu'emplit tout entier un vitrail : il représente le Directeur général, M. Le Grand, invitant la Renommée à porter le nom de " La Bénédictine " aux quatre coins du monde.

En face, au centre de la salle, se lève une statuette en bois, plus grande que nature, qui montre Dom



LA FONTAINE EN FER FORGÉ

(HAUTEUR : 10 MÈTRES)

Bernardo Vincelli : le moine tient à la main des simples qu'il vient de cueillir sur les falaises de Fécamp. Ainsi, d'un même coup d'œil, le visiteur aperçoit les images de l'inventeur de " La Bénédictine " et de celui qui sut la faire revivre.



Fonts baptismaux en plomb,
du XI[e] siècle.

La salle renferme de nombreuses reliques de l'ancienne Abbaye, et, parmi elles, deux grands panneaux en bois sculpté qui ornaient les portes d'une sacristie. L'artiste y a figuré, par leurs attributs, l'Ancien Testament et le Nouveau.

Sur une table, un tronc en bronze, avec poignée, présente l'inscription suivante : « Cette boîte a été faite des deniers de la Confrérie de Saint-Joseph, érigée en l'Abbaye de la Sainte-Trinité par les soins de Renée Berteran et Joachim Bienvenu. Anno 1736. »

Face au vitrail que nous venons de décrire, une seconde baie donne accès dans une petite salle en forme d'oratoire. Cette salle, d'une grande richesse artistique, évoque le souvenir des spécimens les plus admirés de la Renaissance française, de l'époque François I[er]. Elle est ornée d'une division de colonnes engagées, sur lesquelles portent des arcs formant ogives. Ils sont d'une rare légèreté et supportent un plafond caissonné, avec rosaces très fouillées dans chaque caisson. Deux pendentifs, formant clefs de voûte, reçoivent le dédoublement des nervures des arcs en forme de retombée.

Sur le côté faisant face au grand vitrail se trouve une loggia en encorbellement où a été logé un autel en bois sculpté. Comme les précédentes, la salle de l'Oratoire est décorée d'objets d'art anciens.

A gauche de la baie, formant entrée, c'est une inscription funéraire dont les caractères lapidaires marquent les débuts du XVII[e] siècle. Un casque d'écuyer, orné de son lambrequin, surmonte des armoiries. C'est le blason de la famille Le Grand, tel qu'il est porté encore aujourd'hui par les membres de cette Maison. L'épitaphe est celle d'un des ancêtres des Directeurs actuels de " La Bénédictine ", qui fut inhumé dans l'ancienne église de Saint-Ouen-au-Bosc. En voici le texte : « Cy devant gist le Corps de Feu Jaques Le Grand, vivant Escuyer, Sieur et Patron de ceste Paroisse de Saint Ouen au Bosc et de Donval, Lequel seroit décédé le cinq[me] d'octobre MIL six cent vint et un. — En sa mémoire Demoiselle Anthoinette Adam, sa Vesve, a faict mestre sest épitaphe. — Priés Dieu pour son Ame ». Les armoiries qui dominent l'inscription sont demeurées intactes ; aussi, la lecture en est-elle particulièrement facile : Ecartelé aux 1 et 4 de gueules à la coquille d'or, — aux 2 et 3 d'azur à la tour d'argent, — une croix engrelée d'or brochant sur le tout ». D'ailleurs, ce sont bien les mêmes armes que l'on trouve enregistrées en 1698 au Grand Armorial de France, à la requête de Marie-Madeleine Le Grand, épouse de Honoré Becel, écuyer, seigneur de Trouville, commissaire des guerres, qui fit alors les preuves du privilège de noblesse dont la famille Le Grand jouissait depuis le XV[e] siècle, « devant Nos Seigneurs les Commissaires généraux du Conseil, députez par Sa Majesté par arrets du 4 décembre 1696 et 23 janvier 1697 ».



[illegible]



Grande châsse de procession en fer découpé et doré.
(Travail italien du XVIe siècle.)

Au milieu de la salle, faisant face à la fenêtre de la « loggia », se dresse un très beau buste en bronze de M. A. Le Grand Aîné, par le sculpteur Gauquié, daté de 1901.

Sur un lutrin en chêne sculpté, de style gothique, dont une figurine en bois supporte le pupitre, on a placé un manuscrit in-folio sur vélin. C'est un admirable Antiphonaire du xvie siècle qui servait aux offices de l'Abbaye. Ce manuscrit est enrichi de 40 grandes miniatures et de 316 petites. Les figures de ces enluminures offrent pour la plupart une touche hardie et un coloris brillant; elles sont d'un maître resté inconnu.

Du côté droit de la salle, on a placé un trône abbatial. Le dossier porte, sculptées en écusson, que dominent la crosse et la mitre, trois fleurs de lys d'or, sur champ de sable. Ce sont là, en effet, les armes et le trône abbatial de Jean de la Haulle de Grémonville, soixante-quinzième Abbé de Fécamp.

Dans l'angle, du côté droit, on aperçoit un monument des plus rares du xiie siècle : c'est une cuve de baptistère en plomb, décorée de palmettes; on trouvera cette pièce si curieuse reproduite en ces pages, ainsi que trois autres sculptures qui ornent la même salle : une crèche, grand bas-relief en marbre du xvie siècle, un rétable en albâtre à cinq compartiments, du xe ou xie siècle, et enfin, un superbe Christ en ivoire, pièce unique de l'école italienne, qui mesure 75 centimètres de hauteur.

Avant de visiter la dernière salle du Musée, la Salle Renaissance, on entrera avec intérêt dans une petite pièce où l'on a tenté la reconstitution de la Pharmacie de l'ancien Couvent.

Un dressoir de chêne expose ici une collection de vases anciens en porcelaine blanche que décorent en bleu pâle des ornements et les inscriptions de toute l'antique pharmacopée. Mais il est une autre vitrine dont le contenu plus moderne attire tout autant l'attention. Rangées par files, il y a là, en effet, plus de cinq cents bouteilles qui sont les contrefaçons de la Bénédictine, de ses étiquettes et de ses sceaux. L'Administration de la Distillerie a dû poursuivre sans relâche tous ces contrefacteurs, et si cette exposition frappe par sa singularité même, elle n'en demeure pas moins étrangement suggestive. A la vérité, l'œil seul permettrait déjà de distinguer le faux du vrai : car il paraît impossible de confondre ces flacons d'imitation grossière avec la vraie bouteille bénédictine, celle que décrit Huysmans dans son livre *A rebours*, nous montrant « cette bouteille trapue avec son antique panse monacale, sa tête et son col vêtus d'une capuche de parchemin, son cachet de cire rouge, écartelé de trois mitres d'argent sur champ d'azur et scellé, au goulot, ainsi qu'une bulle, par des liens de plomb ».

Dans le champ littéraire, le plagiat apparaît à à un auteur comme le critérium du succès et de la gloire qu'il a obtenus; quel peut être l'orgueil de " La Bénédictine ", pour avoir suscité ainsi un demi-millier de contrefacteurs ?

Enfin, au milieu de la pièce, sur une table, à la place qui lui était due, on remarque un petit



Haut relief en [illegible] la Crèche XVI [illegible]



LA FAÇADE DES BUREAUX

ET LA GRILLE EXTÉRIEURE DE LA COUR D'HONNEUR.

alambic de cuivre, terni par l'usage, et qui apparaît plutôt comme un instrument d'expériences. C'est celui avec lequel M. Le Grand Aîné entreprit les premiers essais et poursuivit les tentatives si heureuses qui l'amenèrent à utiliser la formule du moine Vincelli.

La salle par où se clôt la visite est la Salle Renaissance. Elle contient une merveilleuse collection de ferronneries anciennes et nombre de bois sculptés. Cette pièce aux formes rectangulaires charme en même temps qu'elle s'impose par la richesse de sa décoration. Le plafond à caissons est en forme de voûte ; une colonnade le supporte. Une corniche, très fouillée, avec une frise à rinceaux, s'appuie sur les chapiteaux de ces colonnes, tandis que le fût de chacune d'elles sert de piédestal à un petit personnage. Un plafond transparent, formé de rosaces, éclaire la pièce et soutient des lustres en fer forgé et cuivre, signés « Marrou », comme le sont, du reste, tous les autres lustres du Musée.



Bas-relief polychrome, marbre, ivoire et bois :
La Présentation au Temple. (XVIe siècle.)

Et vraiment, ils apparaissent ici à leur place et à leur avantage, parmi les ouvrages en fer forgé d'une patience et d'un art si délicats que nous ont légués la Renaissance, l'époque Louis XIII. Clefs repercées à jour, coffrets, marteaux de porte avec plaques en fer repoussé, serrures en fer forgé avec chute en tête de guivre et superbes clous-vis en fleurs de lys, trépieds italiens avec porte-vases et landiers à réchauds, verrous ouvragés, chandeliers : partout le fer s'assouplit, se tord, s'étire, s'allonge, obéissant à la main des artistes incomparables de cette époque et conservant à jamais les formes que leur fantaisie lui imposa.

Les yeux se reposent un instant de la contemplation minutieuse de ces nombreuses pièces de ferronnerie en se reportant sur les bois sculptés anciens que contient cette Salle Renaissance. Ceux que la phototypie fait revivre dans ces pages fixent particulièrement l'attention : le grand bas-relief en bois, qui présente la scène de la mort de la Vierge, a toute la beauté sévère des œuvres du xve siècle ; une sculpture



Vierge ivoire. (XVIe siècle.)

de la Renaissance lui fait opposition par son caractère de grâce légère; c'est également un bois sculpté et peint, dont le sujet est la Descente du Saint-Esprit sur la Vierge et les Apôtres. Mais une pièce vraiment remarquable s'offre aux regards : c'est un troisième bois, ancien lui aussi, Le Baiser de Judas.

A noter également une chaire et un lit en bois : la chaire provient de la Chapelle des Prieurs de l'Abbaye de Fécamp; le lit, qui porte la date de 1587, est entièrement en bois sculpté et peint; un superbe baldaquin le domine; à la tête, les armes de la maison de Lorraine, dont l'histoire fut si intimement liée à celle de l'Abbaye, sont surmontées d'une mitre et d'une crosse.

Cette salle contient aussi un important portrait sur toile du Cardinal Charles-Antoine de la Roche-Aymond : le Prince de l'Eglise est représenté sur un fauteuil Louis XV en velours rouge; son manteau de Cardinal pend derrière lui; la lumière se joue dans les broderies de ses manches; une fourrure blanche descend de ses épaules; le ruban bleu du Saint-Esprit, passé en sautoir, suspend une croix au milieu de la poitrine.

Dans la muraille, qui fait face à la baie d'entrée, s'ouvre une porte, celle de Salle des Archives, où l'on ne pénètre point. Deux colonnes en pierre, quadrillées en losange, provenant de l'ancien jubé, encadrent cette porte. Elles soutiennent une architrave formant fronton, au millésime de 1533, et que l'écusson au trois mitres épiscopales termine. Au-dessus de chaque colonne, se haussent d'anciennes armoiries d'Abbés : celles de gauche présentent l'écusson d'Antoine Le Roux.

* * *

Quand on sort du Musée par la porte principale de la Salle gothique, on se trouve sur la belle terrasse qui domine la Cour d'honneur. Il faut franchir les grilles si l'on désire pousser une promenade dans le Square de " La Bénédictine ", qui fait face aux bâtiments industriels.

Des jardins de ce square, les regards s'élèvent naturellement vers la tour du clocher et vers son campanile de cuivre, aux formes graciles, dont la flèche s'élance vers la nue. C'est encore un ouvrage du maître ferronnier le Rouennais Ferdinand Marrou. Mais on trouvera au milieu de ces verdures un autre chef-d'œuvre du même artiste, placé au centre des jardins, devant lequel on s'arrêtera longtemps : la Fontaine Monumentale en fer forgé.

Cette fontaine, pièce unique qui a coûté plusieurs années de labeur au maître ferronnier, et dont la valeur matérielle même est considérable, se compose de trois colonnes réunies en dôme au sommet. Dans sa partie centrale, elle forme piédestal, et une statue en plomb doré, de Bernardo Vincelli, y a été logée.

Surhaussé sur une base en pierre, le monument atteint environ dix mètres de hauteur totale.

Et, vraiment, le talent de Marrou se révèle ici avec un éclat triomphant.



Christ en ivoire. (Ecole italienne.)
Pièce rare hauteur 0 m 75



LA GRILLE EXTERIEURE DE LA COUR D'HONNEUR

Hugues Le Roux, qui a consacré une étude au maître rouennais, à l'occasion de l'Exposition de Rouen de 1896, a loué de façon définitive l'éminent artiste. Il a donné une attention particulière à cette Fontaine, glorieuse entre les chefs-d'œuvre de ferronnerie qui sont une des plus rares richesses de la moderne Bénédictine.

Nous lui emprunterons ces lignes, qui caractérisent à merveille la vie et l'âme que Marrou a su donner au fer :

« Ah ! ce marteau de Marrou ! il bat comme une artère, comme une aile, comme le sabot d'un des-
» trier foulant des armures. Il a sa vie propre, ses phrases de musique. C'est un amant et un soldat. Il se
» fâche, il ordonne, il violente, il saccage, il jouit, il crée.

» C'est de lui que sont sortis les chefs-d'œuvre de l'Exposition devant lesquels on s'extasie. D'abord,
» la branche de pavots que l'artiste vient d'offrir à M. le Président de la République, une pièce inouïe, où le
» plomb devient étoffe de pétales prêts à frissonner sous la brise.

» A l'Exposition de Rouen, on admire le Marrou du bibelot, de la pièce caressée qui entre dans l'ap-



Triptyque cintré, bois sculpté et peint Saint Roch.
(Renaissance italienne.)

» partement comme un bijou. L'œuvre monumentale est éparse. Vous la verrez chez les Mécènes dont la
» gratitude de l'artiste aime à citer les noms, ceux qui lui donnèrent l'occasion de créer à sa taille : chez
» M. François Depeaux, l'armateur rouennais, chez M. Gaston Le Breton, le directeur du Musée d'Antiquités,
» chez M. Léon Brière, le directeur du *Journal de Rouen*, chez M. A. Le Grand, de Fécamp.

» Au-dessus de la ville elle-même, voici les quatre clochetons de la cathédrale, des pyramides de
» vingt-cinq mètres en cuivre martelé, ornées de chimères. Voici les clochers de Saint-Romain, en plomb
» repoussé. Voici la toiture et les grilles du château de Saint-Pierre-de-Varengeville. Surtout, voici les
» toitures des nouveaux bâtiments de " La Bénédictine " de Fécamp, sur les plans de M. Albert; des lustres
» de cinq mètres de haut et de deux mètres soixante de diamètre, une admirable variation exécutée sur les
» motifs du chrysanthème.

» Les maîtres du Moyen-Age ont légué à la tradition l'indication de l'œuvre où ils pensaient avoir le
» mieux enfermé leur pensée.

» Quand vous demandez à celui-ci où est la sienne, il répond sans hésiter :

» — Dans ma fontaine de Fécamp.

» Je voudrais donc vous la faire apercevoir autant qu'avec » des mots on peut peindre, non point les formes elles-mêmes, » mais l'émotion qui s'en dégage.

» Imaginez une treille faite de pampres et d'harmonie, » sur laquelle une Renommée s'est élancée, comme un oiseau » apprivoisé. Elle jette vers le ciel son hardi coup de trom- » pette. Mais cette vigne de fer chante plus haut qu'elle-même, » unique motif de fontaine, dont les chutes de feuillages » annoncent la fraîche chanson de l'eau, merveilleux socle de » gloire dont les sarments se dressent dans la lumière à la » conquête du ciel.

» Marrou a raison. Il est là tout entier avec sa facilité » de composition qui rappelle les libertés de la nature vierge, » avec ce modelé qui s'empare des nuances fugitives de la » vie pour les marquer du sceau de sa pensée durable. »

Cela est parfaitement dit. C'est bien à Fécamp qu'il faut aller pour admirer dans son épanouissement le plus glorieux la belle imagination de l'artiste.

Ce Palais de " La Bénédictine ", avec son Musée et son Square, fait aux œuvres des Maîtres un cadre unique. Aussi la gratitude du visiteur va-t-elle vers ceux qui, à des titres si divers, ont associé leur Science, leur rêve d'Art, leur Génie commercial, pour créer cet accord qui a le droit de se dire une des merveilles les plus inattendues du monde moderne.

Désormais les artistes seront inexcusables quand ils déclameront contre l'Usine, la. Science, l'Industrie, quand ils prétendront que ces nécessités enlaidissent inévitablement le paysage, obligent la Beauté outragée à reprendre son vol vers le ciel.

Ils diraient plus justement, en face du miracle que " La Bénédictine " a réalisé :

— Trouvons une nouvelle formule d'Art pour une nouvelle formule de la Vie.

Le goût de l'ornement, c'est-à-dire de la Beauté de l'Art, est aussi ancien sur la terre que les premières entailles symétriques dont l'homme primitif balafra les pierres et les ossements qui lui servaient d'armes. Il durera autant que la reconnaissance de l'homme pour les instruments de sa lutte ou de son travail. Il est à l'Utilité triomphante un compagnon aussi indispensable que la Gaieté l'est à l'Effort.

ALFRED LE ROUX.



Le grand Campanile.



LA COUR DE LA DISTILLERIE

(Vue prise du Square)



LA DISTILLERIE
DE LA BÉNÉDICTINE

INSTALLÉ dans une humble cellule, entre ses livres, ses cornues et ses alambics, le moine Bernardo Vincelli avait commencé par poursuivre ses recherches comme un simple divertissement. Plus tard, quand il lui fallut fournir aux religieux, ses frères, autant de cordial qu'en réclamaient les soins aux malades et les devoirs de charité à l'égard des hôtes, ce fut à peine s'il s'enferma dans un laboratoire moins exigu et qui offrait à ses travaux plus de commodité.

Avant donc de commencer notre promenade à travers les locaux industriels de "La Bénédictine", édifiés sur les dépendances de l'ancienne Abbaye, il semble qu'un pèlerinage s'impose vers le passé, — une visite à la cellule disparue du moine.

Nous surprenons le pieux bénédictin au moment même où toute sa conscience et son savoir s'appliquent à préparer cette liqueur dont son génie inventif a pressenti les vertus. Bernardo Vincelli vient de se détacher d'un livre sur lequel il a longuement penché son front : c'est un traité écrit en grec par Zozime le Panopolitain sur « Les Instruments et les Fourneaux ». Depuis des jours et des nuits, le moine médite sur ces pages, et voici que sa main se tend vers une feuille de parchemin, sur laquelle une étrange figure est tracée : il semble que ce soit quelque dragon fabuleux dont le corps étroit et fluet supporte, comme celui de Cerbère, trois têtes joufflues : Bernardo Vincelli a écrit sous cette figure le nom de l'appareil bizarre qu'elle représente : c'est la « Chrysopée de Cléopâtre », le plus ancien des alambics que l'on connaisse.

Le moine étudie, il rénove. Il perfectionne l'antique « chrysopée ». Déjà il a tenté l'expérience : il a vu la pourpre du vin qui était entrée dans l'alambic fière de son éclat se volatiliser dans la prison de verre, s'éclaircir, s'alléger, se transformer, devenir tout âme, une flamme de vie, dont le reflet, à travers les temps, éclaire d'un fixe rayon de gloire l'austère visage du bénédictin.



Fac-simile de bouteille aux Armes de l'Ancienne Abbaye de Fécamp.

Que dirait-il, l'ingénieux Vincelli, si quelque autre magie animait une seconde la forme de pierre dans laquelle il trône au milieu des jardins de " La Bénédictine ", sous l'impérissable vigne de fer qu'a tordue pour lui le marteau du célèbre ferronnier Marrou ? Que dirait-il, s'il lui était permis de suivre l'allée du parterre et de pénétrer dans le Laboratoire de la Distillerie, où s'élabore aujourd'hui sa liqueur bénédictine ? Les regards du moine s'arrêteraient, chargés d'étonnement, sur ce double alignement de foudres monstrueux qui semblent les embases de quelque colonnade colossale, — telle qu'en rêvèrent les constructeurs de pyramides, — dressée par la reconnaissance des hommes en l'honneur des aromes divins, fils du Soleil et de la Terre.

Certes, « le petit vin de Huet », que produisaient en ce temps-là les vignobles de l'Abbaye, permettait de loger annuellement dans les caves du Monastère quelques tonneaux « d'honnête cuvée septembrale ». Mais les cavistes, tonneliers et échansons, qui avaient avec ce nectar des rapports directs voyaient d'un mauvais œil le savant qui, afin d'alimenter la vie de ses alambics, prétendait prélever une contribution sur leurs rasades. Les distillations de Dom Vincelli avaient pour adversaires naturels les chanteurs prébendés qu'entretenait l'Abbaye, les clercs qui aimaient à monter le vin de Huet, si riant dans les pichets d'étain, jusqu'aux tables où ils se rafraîchissaient de la grande sécheresse de bouche que provoque le chant des Complies. Il n'y avait pas jusqu'aux enfants de chœur, ces maîtrises angéliques qu'avait voulu fonder l'Abbé Guillaume de Dijon, qui ne prétendissent puiser de l'ardeur spirituelle dans la vertu du glorieux vin de Fécamp. Tous ces gens-là étaient les ennemis ligués du chercheur. Il ne fallait rien moins que les ruses du frère cellérier, alliées à la diplomatie italienne de Vincelli lui-même, pour reconquérir quelques pintes de vin sur ces gosiers normands.

Il ne s'agit plus aujourd'hui d'apaiser les seules soifs des chanteurs et des clercs de l'Abbaye, mais de donner satisfaction aux exigences de l'Univers civilisé. Dom Gargantua lui-même, buvant sans discontinuer, sans reprendre haleine, n'arriverait point, en une année tout entière, à épuiser les centaines de mille litres de Bénédictine qui emplissent ces foudres prodigieux.

Evidemment un tel spectacle mettrait la modestie du pieux bénédictin à une épreuve rude. Il croirait que l'Esprit Malin l'a fait descendre de son piédestal afin de le tenter et de l'induire en péché d'orgueil. La vue du Palais où toute cette richesse est logée achèverait de lui donner le sentiment qu'il est la victime d'une fantasmagorie satanique. Il enfoncerait ses doigts dans ses oreilles; il s'enfuirait pour ne pas entendre la voix qui lui crie :

— « Regarde, Vincelli, regarde ! Tout cela est l'œuvre de ta science ! Tous ces miracles continuent de s'exécuter par la vertu des quelques lignes que tu as écrites au verso d'un de tes manuscrits ! »

Ces lignes-là, les voyageurs accourus des quatre coins du monde, qui, chaque année, visitent le Palais de " La Bénédictine " et sa Distillerie, se sentent



Appareil à distiller ayant servi aux premiers essais de A. Le Grand aîné, fondateur de " La Bénédictine ".

LE LABORATOIRE

saisis d'un ardent désir de les connaître. Non pas même les concurrents, qui ont le souci très naturel d'améliorer leurs contrefaçons, mais le premier venu, vous et moi, qui, devant ce secret nécessaire, éprouvons le vertige que Pandore et la femme de Barbe-Bleue connurent, l'une devant le coffret, l'autre devant l'armoire qu'il ne leur était pas permis d'ouvrir. Et, vraiment, ce tourment de curiosité est excusable chez des gens qui ont les yeux emplis des merveilles que la fée Bénédictine a fait surgir de terre. Ils oublient que ce qui coule là, dans ces tuyaux, c'est une bienfaisante liqueur dont ils sentent encore le goût dans leur palais, l'arome dans leurs narines : il leur semble que devant eux c'est de l'or potable qu'une sorcellerie distille.

Ils ont raison et ils ont tort. Il n'y a, en effet, en tout ceci, d'autres magies que la science et l'expé-



Ustensiles de pharmacie
provenant de l'Ancienne Abbaye de Fecamp

rience. Les maîtres du secret de " La Bénédictine " en sont si persuadés qu'ils n'ont pas hésité à lever sur leur fabrication la moitié du voile.

C'est M. Marcel Le Grand lui-même, actuellement Directeur général de " La Bénédictine ", qui, à la requête d'un curieux trop pressant, a écrit ces lignes :

« La fabrication de la Liqueur Bénédictine exige un travail suivi et très minutieux.

» Les plantes nécessaires à cette fabrication croissent sur les côtes et falaises de Normandie. —
» Elles sont cueillies au moment de la sève montante et de la floraison. Elles sont choisies et triées avec
» un soin très scrupuleux.

» Ces plantes sont infusées ou distillées suivant l'emploi auquel elles sont destinées.

» Elles forment la base des cinq alcoolats servant à la fabrication de la Bénédictine, et ces alcoolats,
» additionnés d'eau distillée, sont complétés avec de vieilles eaux-de-vie de *vin pur*, chose assez rare et difficile
» à l'époque où nous sommes. Nous ajoutons ensuite des sucres de qualité spéciale et de premier choix.

» Lorsque la liqueur est terminée, elle reste en repos dans les caves pendant six mois; puis elle est
» montée dans de grands récipients clos, d'une contenance de 5.000 litres, où elle subit un premier chauf-
» fage à 60° centigrades durant 48 heures : après quoi elle est filtrée et descendue dans les caves, où elle
» reste encore quatre mois.

» Après ce laps de temps, elle subit un deuxième chauffage indentique au premier; elle est de
» nouveau filtrée et redescendue dans les caves jusqu'au moment de la mise en bouteilles, ce qui a lieu
» trois ou quatre mois après.



Salle de rinçage des bouteilles.

» Les chauffages ont pour but d'harmoniser les parfums et d'obtenir une onctuosité et un velouté qui
» ravissent le palais au lieu de l'irriter, ce qui arrive fréquemment avec les autres liqueurs similaires. »

Voilà pour les mouvements que l'on aperçoit du dehors; quant au reste, il faut nous contenter du témoignage d'un honnête homme de science. Le Docteur Blondin, Inspecteur des eaux minérales, qui s'est livré à une étude très documentée sur la fabrication de la Bénédictine, écrit à ce propos : « Sans
» dévoiler un secret auquel je suis tenu de toutes les façons, je puis certifier, en mon âme et conscience,
» que les substances qui composent la liqueur bénédictine de Vincelli possèdent séparément des propriétés
» réelles et ne peuvent, collectivement, que produire une délicieuse liqueur, surtout avec les soins méti-
» culeux apportés à sa préparation. »

C'est bien l'avis du public, qui ne sera pas surpris d'apprendre que la Bénédictine, avant d'arriver sur sa table, se prépare à un tel honneur dans une retraite d'ombre dont la durée n'est pas fixée à moins de quinze mois, au fond des caves de réserve. C'est durant ces heures d'attente que tous les aromes achèvent de se fondre en un seul parfum.

* * *

Il n'y avait pas moins de deux millions de litres d'eaux-de-vie et de 280.000 bouteilles de liqueur accumulés dans les caves, en cette nuit du 12 janvier 1892, où le feu, aussi stupidement destructeur qu'un



LA SALLE D'ÉTIQUETAGE DES BOUTEILLES

parti de pirates, se rua à l'assaut des bâtiments de " La Bénédictine ". Le désastre aurait pu être immense, car les sous-sols ne contiennent pas seulement les bouteilles de liqueur qui font leur stage avant de se disperser à travers le monde, mais encore les précieuses eaux-de-vie qui, pendant des années d'attente, mûrissent dans la paix de ces formidables celliers. Ce fut vers cette partie de l'établissement que MM. Le Grand firent immédiatement converger tous les secours. La complète réussite de cette manœuvre sauva le laboratoire et les caves de réserve, et, ainsi, l'essor de la production ne fut pas interrompu. Sans arrêt, " La Bénédictine " put poursuivre sa fabrication ; ses expéditions n'eurent à souffrir d'aucun retard.

C'est de ces caves que, au moyen de l'air comprimé, la liqueur est refoulée vers les étages supérieurs où s'effectue la mise en bouteilles.

Cette manœuvre est toute de douceur ; aussi l'a-t-on confiée à des mains féminines, et, vraiment,



Salle de mise en bouteilles

ceci est un tableau qui fait penser aux scènes que recherchèrent les maîtres de l'Ecole flamande ; les ouvrières ouvrent et ferment, l'une après l'autre, les tireuses automatiques de cuivre par où la Bénédictine s'écoule ; leurs doigts légers parviennent à remplir ainsi plus de 10.000 bouteilles par jour.

Les héritiers de Dom Vincelli ont été heureusement inspirés au moment de décider de quelle façon ils habilleraient la bouteille moderne où ils se proposaient d'enfermer l'abbatiale liqueur. Et d'abord, il semble qu'il aient eu la vision très nette de la minute où la Bénédictine paraîtrait sur la table. Elle est un cordial dont la place est marquée à la fin d'un repas généreux. Il faut que sa vue même séduise, annonce qui elle est, d'où elle vient, quelles vertus l'accompagnent. C'est peu de dire qu'elle apporte ses parchemins avec soi : rien qu'en se montrant, elle évoque l'image historique de l'Abbaye. D'abord par sa forme, qui n'a point la régularité blessante des vases vinaires en usage aujourd'hui. Celle-ci a dans son dessin la personnalité de lignes qu'une main d'artisan, épris de son métier, a amoureusement caressées. L'ampleur des flancs éveille une idée d'abondance, apporte cette dignité que Confucius recommande à ses mandarins

comme sûr moyen de s'imposer au respect des foules. La couleur est d'un vitrail, et la liqueur qui se cache derrière ce verre l'éclaire comme un rayon de soleil. Il n'y a pas jusqu'au fil de plomb, par où les deux cachets sont reliés entre eux, qui ne contribue à préciser cette sensation de verrière. Sur le fond d'or vert et chaud les deux sceaux de cire écarlate se posent comme des chapeaux cardinalices. Ils évoquent la gloire des pourpres de l'Eglise, que parfois les bénédictins revêtirent par-dessus leurs frocs.

Il y a, entre la bonne cave et la bonne bibliothèque, un lien mytérieux que la Confrérie de Saint-Maur aperçut. Ne se sert-on point du même mot, le « goût », pour indiquer le raffinement de celui qui jouit, dans un cas comme dans l'autre, de son plaisir avec critique ? Supposez qu'oubliant ces honorables similitudes, les continuateurs de Vincelli aient appliqué sur leur bouteille archaïque quelque étiquette dorée ou d'un blanc cru. Tout le mystère de passé, de probité abbatiale qui flotte autour du précieux flacon se serait évanoui ; mais on a fait un meilleur sort à notre plaisir. Regardez cette bande qui enroule autour du goulot l'inscription latine : « *Liquor antiquorum monachorum benedictinorum abbatiæ fiscanensis* », — la petite bande étroite et longue comme une marche, qui, au pied du flacon, semble un degré relevant un peu au-



Salle de mise en caisses des bouteilles.

QUELQUES CHIFFRES SUR LA MARCHE DES AFFAIRES DE "LA BÉNÉDICTINE"

VENTES EN BOUTEILLES DEPUIS L'ORIGINE DE "LA BÉNÉDICTINE"

Année 1864.....	28.445	bouteilles.
— 1873.....	146.771	—
— 1883.....	359.141	—
— 1893.....	908.670	—
— 1903.....	1.440.869	—

ÉTAT DES BÉNÉFICES RÉALISÉS ET DES DIVIDENDES DISTRIBUÉS DE 1876 A 1904.

Années.	Bénéfices.	Dividendes.
1876.....	133.717 f. 66	15 francs.
1883.....	313.992 90	50 —
1893.....	840.038 11	100 —
1903.....	2.143.522 94	300 —

MOYENNE OFFICIELLE DE LA COTE DES ACTIONS DE LA SOCIÉTÉ

Années.	Cotes.
1876........	500 f. »
1883........	512 85
1893........	2.501 88
1903........	6.448 27

Nota. — Avant 1876, "La Bénédictine" était la propriété particulière de M. A. LE GRAND Aîné.



LA SCIERIE MÉCANIQUE POUR LA FABRICATION DES CAISSES

dessus de la terre le seuil de la Cathédrale, — l'étiquette, ronde comme une tonsure, qui sous la pourpre du cachet présente la croix monacale et les majuscules discrètes D. O. M., — hommage de reconnaissance à la céleste bonté, — tout dans le choix des lettres, le dessin des encadrements, la couleur jaunie des papiers, vous suggèrera : vous penserez à la fois à quelque charte authentique, établissant victorieusement un titre de noblesse, et à un bréviaire, mêlant dans un hymne d'allégresse aux joies permises de la terre le constant souvenir de la gratitude nécessaire et de la charité plus indispensable.

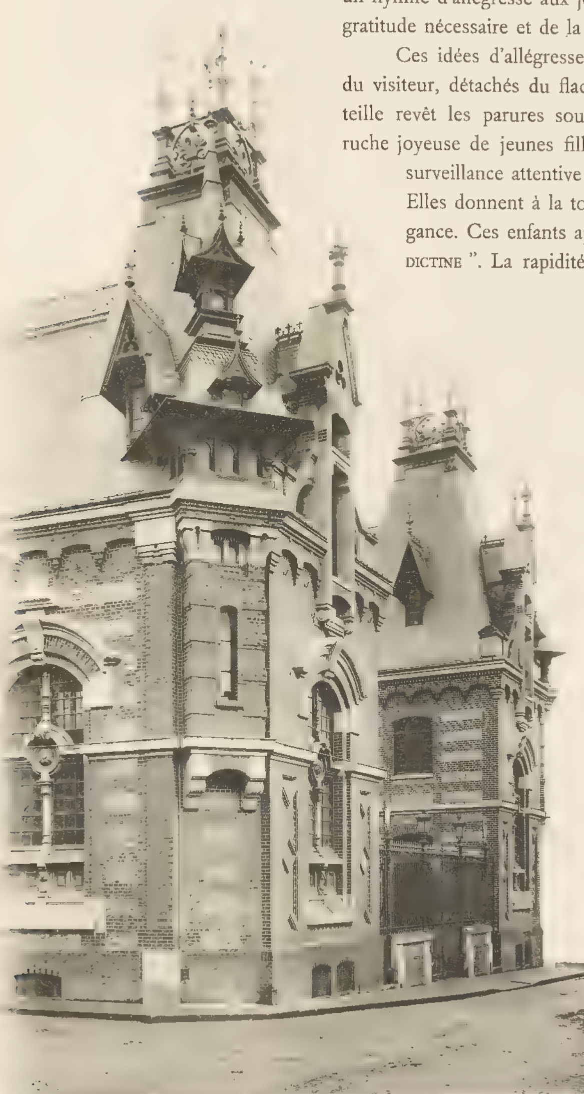
Ces idées d'allégresse et de charité se précisent encore, quand les yeux du visiteur, détachés du flacon lui-même, se reportent sur la salle où la bouteille revêt les parures sous lesquelles elle fera figure dans le monde : une ruche joyeuse de jeunes filles, aux doigts agiles, est là, qui travaille, sous la surveillance attentive et maternelle des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Elles donnent à la toilette de la Reine du lieu sa dernière touche d'élégance. Ces enfants appartiennent en partie à l'orphelinat de " La Bénédictine ". La rapidité de leur travail, la grâce de leurs gestes, sont un spectacle riant qui charme le visiteur surpris de tant d'adresse et diverti par l'habileté vraiment remarquable du tour de main.

Le même monte-charge, qui vient d'apporter les bouteilles à l'étiquetage, les redescend alors toutes parées et enveloppées.

Il faut suivre les précieux flacons. Nous arrivons avec eux dans la salle d'emballage et d'expédition. Cette salle, aux vastes proportions, abrite les caisses qui sont destinées aux envois journaliers : on les voit s'élever le long des murs en hautes pyramides, s'aligner sur le sol en files interminables. C'est ici la dernière de toutes les manipulations industrielles : la mise en caisse. Après cela, la Bénédictine peut entreprendre les plus lointains voyages, se rendre partout où l'appelle la demande de la consommation.

Ce qui frappe surtout au cours de cette intéressante promenade à travers les salles de la Distillerie et les ateliers, c'est l'esprit de méthode, de précision qui, dans la maison entière, régit l'organisation du travail ; c'est l'unité de conception et d'impulsion, qui, jusque dans les plus infimes détails, révèle l'œil du maître et fait sentir sa main. C'est surtout l'ardeur joyeuse avec laquelle chacun accomplit sa tâche ; c'est, enfin, la coopération vraiment remarquable de toutes les bonnes volontés à l'œuvre commune.

C'est que, ici encore, cette même intelligence



Entrée de la Cour d'arrivage des marchandises.

directrice, passionnément éprise des choses qui réunissent le double caractère de la Beauté et de la Solidité, s'est penchée avec affection sur la vie de ceux qui la servent. Dans les murs mêmes de l'Etablissement, une Société musicale — l'Harmonie de " La Bénédictine " — développe ses penchants artistiques parallèlement au fraternel effort de diverses Œuvres d'assistance ou de mutualité.

Pour ce qui est des Œuvres de prévoyance, citons, entre autres, une caisse de secours qui, depuis nombre d'années, fonctionne, au profit des ouvriers chargés de famille et des travailleurs atteints par la maladie. Des pensions alimentaires sont servies aux anciens ouvriers dont la vieillesse ou les infirmités ont glacé l'activité.

" La Bénédictine " prend de plus à sa charge les risques d'accidents et le chômage qui peuvent atteindre son personnel. Et dans le goût qu'elle a d'éduquer la prévoyance individuelle, elle encourage le plus grand nombre de ses ouvriers à faire partie d'une Association de secours mutuels et de retraites, dont M. Marcel Le Grand est le Président, et que la Société de " La Bénédictine " subventionne dans un esprit de large générosité.

*
* *

On ne saurait trop conseiller, à ceux qui auront visité " La Bénédictine " de Fécamp, de gravir, sur la fin du jour, ces falaises, qui dominent d'un côté la mer, de l'autre les bâtiments de " La Bénédictine " : Un parfum délicat montera à leurs narines et ils demanderont :

— Quels sont ces champs entretenus comme des jardins ? Quelles sont ces plantes qui embaument ?

Ce sont les herbacées que le voisinage de la mer sature de brome, d'iode, de chlorure de sodium, que les continuateurs de Vincelli récoltent, infusent aux époques de la sève, de la floraison, et qui développent, conservent, dans les liquides spiritueux et sucrés, leurs principes vivifiants. C'est à l'union de ces simples avec des eaux-de-vie de vin, soigneusement triées, que la Bénédictine doit la netteté incomparable de son goût, son onctuosité franche et fondue, ce délicieux bouquet que les années améliorent, ces vertus antiapoplectiques, apéritives, digestives, antispasmodiques, qu'elle a, pure ou mêlée à l'eau, et qui, au moment où il rendait à Vincelli son verre vide, inspirèrent au Roi François Ier cette parole joyeuse :

— « Je n'oublierai point que, pour coup d'étrier, vous m'avez versé rasade d'or potable ! »

ALFRED LE ROUX.



ROUEN

IMPRIMERIE ET PHOTOTYPIE

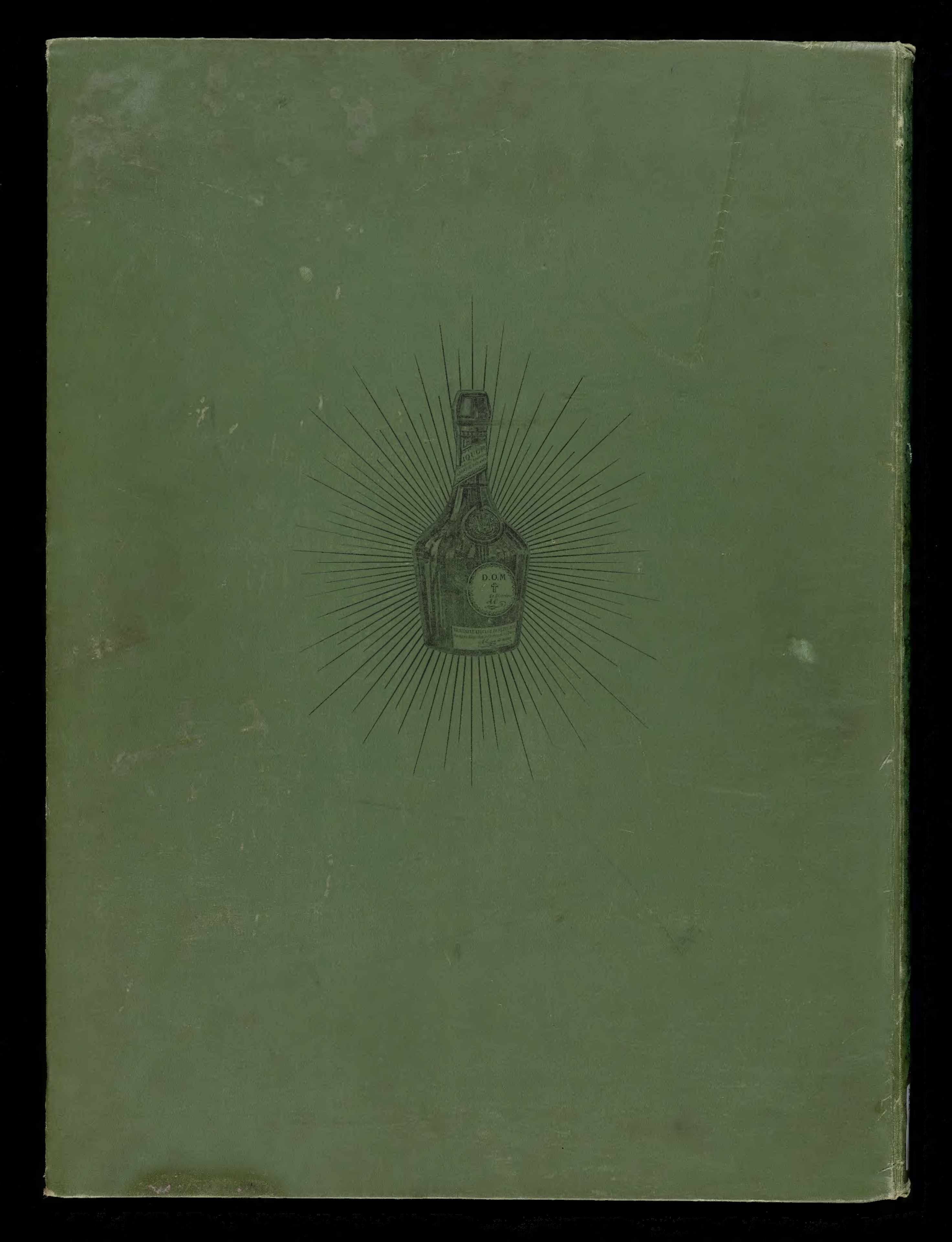
LECERF FILS

1905








D.O.M